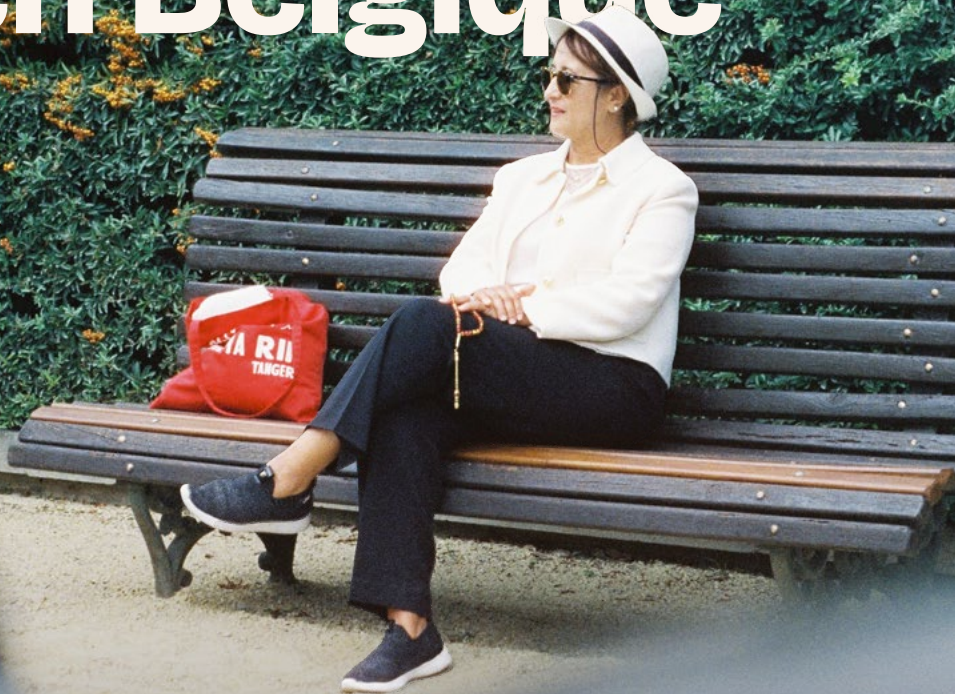


# Voies des femmes : l'immigration marocaine en Belgique



OUTIL  
PÉDAGOGIQUE



**AWSA**<sup>BE</sup>  
Arab Women's Solidarity Association  
جمعية تضامن المرأة العربية - بلجيكا

Nous souhaitons remercier chaleureusement les participantes qui nous ont confié leurs récits de vie, offrant ainsi la matière essentielle à ce travail de mémoire et de reconnaissance.

**AWSA-Be ASBL**

Arab Women's Solidarity Association - Belgium

**Siège social**

Avenue de l'Éternité, 6,  
1070 Bruxelles

**02 22938 63/64**

**awsa.be**

**awsabe@gmail.com**

**BE0881.718.815**

RPM : Bruxelles - IBAN : BE57 3630 0025 1735

**Outil pédagogique 2025 :**

Voies des femmes :  
l'immigration marocaine en Belgique

**Toutes nos publications sont téléchargeables**

**sur notre site awsa.be** et consultables ou  
empruntables à notre bibliothèque Wallada située au :  
10, rue du méridien (Bâtiment B, 2e étage) 1210 - Bruxelles.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



**Photographies**

Assala Saidi

**Mise en page**

Switch asbl



<b>1. Un mot sur AWSA-Be</b>	<b>4</b>
<b>2. Introduction</b>	<b>5</b>
2.1 L'exposition-photo "Voies des femmes : l'immigration marocaine en Belgique»	
2.2 Assala Saidi, photographe de l'exposition-photo "Voies des femmes"	
2.3 La Maison des cultures et de la cohésion sociale de Molenbeek	
<b>3. Contexte historique - Brève histoire de l'immigration marocaine en Belgique</b>	<b>11</b>
<b>4. Présentation des différentes générations de l'immigration marocaine en Belgique</b>	<b>13</b>
4.1 Des actrices de l'ombre, au rôle essentiel	
4.2 Piliers du foyer et de la transmission	
4.3 Éducatrices, mais aussi militantes discrètes	
4.4 Participation au travail (in)visible	
4.5 Passeuses de culture et créatrices de lien	
<b>5. Récits de 12 femmes issues des différentes générations</b>	<b>15</b>
5.1 Première génération : Fatma, Saida, Latifa et Fatna	
5.2 Deuxième génération : Fathia, Zoubida, Fatima B., Asma, Farida et Fatima J.	
5.3 Troisième génération : Nawal et Safae	
<b>6. Conclusion : Des trajectoires diverses mais liées</b>	<b>29</b>
<b>PORTRAITS</b>	
<b>Témoignages des femmes</b>	<b>31</b>
<b>7. Références</b>	<b>56</b>
<b>LIGNE DU TEMPS :</b>	
<b>Les grandes étapes de l'immigration marocaine en Belgique</b>	<b>58</b>
<b>ANIMATIONS</b>	<b>61</b>
1. Photolangage sur l'exposition-photo	
2. Une vie, plusieurs oppressions	
3. Résistances, stratégies, puissances	
4. Ce que la migration fait aux rapports de genre	
5. Nos mots, nos vies : écouter, se reconnaître, transmettre	



## 1 Un mot sur AWSA-Be

Arab Women's Solidarity Association - Belgium est une **association féministe, laïque et mixte qui vise à promouvoir les droits des femmes originaires du « monde arabe »**.

Fondée en 2006 à Bruxelles et inspirée d'AWSA International, AWSA-Be est indépendante de toute appartenance politique ou religieuse. Reconnue comme une association d'éducation permanente et de cohésion sociale, AWSA-Be propose des activités socioculturelles variées comme des conférences, des débats, des rencontres littéraires, des soirées de solidarité, une chorale de chants arabes, des expositions, des visites de cafés pour favoriser la mixité sociale et de genre, ou encore des ateliers sur différentes thématiques comme les droits des femmes, le féminisme, les questions identitaires, etc, basés sur ses ressources pédagogiques. Par ses actions, AWSA-Be œuvre pour une société basée sur le vivre-ensemble, en favorisant l'échange entre les cultures et en allant à la rencontre de l'autre dans le respect des valeurs de chacun-e. Les actions d'AWSA-Be ont pour objectif d'améliorer l'image et la

situation des femmes originaires du « monde arabe » en Belgique, de briser les tabous, de faire évoluer les mentalités et de déconstruire les préjugés. Nous menons nos actions de manière à ce que chaque personne puisse avoir le droit de définir sa façon de percevoir la citoyenneté, d'exposer un point de vue, d'écouter celui des autres, de changer d'avis sur une question, car la citoyenneté dont nous parlons ici est avant tout évolutive et dynamique. Elle se construit par l'interaction avec les autres, par notre environnement, par notre culture, nos croyances religieuses ou philosophiques, nos valeurs échangées dans le respect pour que chaque personne puisse aller au-delà de sa propre vision du monde. Ce travail est essentiel dans un processus démocratique. AWSA-Be participe aussi à des événements culturels, festivals et autres manifestations pour soutenir la paix, l'égalité et la justice.

## 2 Introduction

Cet outil pédagogique s'inscrit dans une démarche résolument **féministe et décoloniale** visant à rééquilibrer les récits dominants de l'immigration marocaine en Belgique. Longtemps, cette histoire a été racontée à travers une lecture masculine et utilitariste, autrement dit, une vision qui réduit l'immigration à sa seule fonction économique et à la main-d'œuvre masculine. Celle-ci est centrée sur le travailleur immigré recruté dans le cadre de l'accord belgo-marocain de 1964.

Les femmes y ont été reléguées à l'arrière-plan, perçues comme des figures passives du regroupement familial, alors même qu'elles ont joué un rôle fondamental dans l'installation, la transmission et la transformation des trajectoires migratoires. Faire parler les femmes marocaines immigrées en Belgique, à travers leurs parcours et leurs récits de vie, permet de contester cette invisibilisation et de reconnaître leur pleine agentivité. Selon les générations, ces femmes ont non seulement accompagné la migration, mais elles ont aussi écrit leurs propres histoires : en travaillant, en s'organisant collectivement, en éduquant, en militant, en créant des ponts entre les cultures.

Adopter une perspective décoloniale, c'est refuser les récits simplificateurs hérités du regard colonial et postcolonial, et replacer les femmes comme sujets de leur histoire. Cette démarche vise ainsi à ouvrir un espace de reconnaissance, de mémoire et de légitimité, en inscrivant les voix féminines au cœur de la narration migratoire.

Ainsi, afin de contribuer à la mise en lumière de l'histoire migratoire des femmes marocaines en Belgique, le présent outil poursuit les objectifs suivants :

- ♦ **Comprendre** la migration marocaine et **son histoire** en Belgique à travers une perspective de genre.
- ♦ **Identifier les défis** spécifiques rencontrés par les femmes marocaines en fonction de leur génération.
- ♦ **Sensibiliser aux discriminations** croisées : racisme, sexisme, classisme et islamophobie.
- ♦ **Valoriser les parcours de résistance**, de résilience, d'émancipation et d'engagement des femmes issues de l'immigration.
- ♦ **Déconstruire les stéréotypes** et favoriser le dialogue interculturel.

Cet outil pédagogique s'inscrit pleinement dans les missions d'éducation permanente reconnues par la Fédération Wallonie-Bruxelles, en répondant à des enjeux centraux pour la région : la lutte contre les inégalités sociales, la promotion de la citoyenneté

active et l'inclusion des publics marginalisés. En donnant la parole aux femmes issues de l'immigration marocaine, il contribue à déconstruire les stéréotypes et à valoriser les savoirs situés, une démarche alignée sur les objectifs de la Fédération en matière de cohésion sociale et de reconnaissance des diversités culturelles.

L'approche adoptée est qualitative, intersectionnelle et décoloniale et reflète ainsi les priorités de l'éducation permanente en Wallonie-Bruxelles: favoriser l'émancipation des publics, renforcer les compétences critiques et créer des espaces de dialogue interculturel. Les animations proposées, en s'appuyant sur des récits de vie et des méthodes participatives, permettent de rendre accessibles des concepts complexes (comme l'intersectionnalité ou l'agentivité) à un large public, tout en encourageant une réflexion collective sur les discriminations structurelles. En cela, l'outil répond à l'ambition de la Fédération de promouvoir une société plus inclusive, où chaque individu, quelles que soient ses origines, peut se reconnaître comme acteur-riche de sa propre histoire.

La méthodologie de cet outil, centrée sur les récits de vie et les savoirs situés de 12 participantes, s'aligne sur les principes de l'éducation permanente en Wallonie-Bruxelles: partir des réalités vécues pour construire des connaissances, favoriser l'autonomie et encourager la participation citoyenne. En mettant en lumière les stratégies de résistance et les contributions des femmes marocaines, l'outil dénonce les mécanismes d'exclusion (racisme, sexisme, classisme) tout en proposant des pistes d'action concrètes pour une société plus juste.

Par ailleurs, la dimension intergénérationnelle et transculturelle de l'outil renforce son ancrage dans les préoccupations régionales. En créant des espaces de transmission entre les générations et en valorisant les héritages

migratoires, il participe à la construction d'une mémoire collective et à la lutte contre les fractures sociales. Enfin, en s'adressant à la fois aux publics issus de l'immigration, aux travailleur-euses sociaux-ales et aux institutions éducatives, l'outil favorise une approche transversale de l'inclusion, conforme aux orientations de la Fédération Wallonie-Bruxelles en matière de vivre-ensemble et de démocratie culturelle.

## 2.1 L'exposition-photo « Voies des femmes: l'immigration marocaine en Belgique »

Cet outil pédagogique complète et appuie notre exposition-photo du même nom, « Voies des femmes: l'immigration marocaine en Belgique », produite par AWSA-Be en collaboration avec la photographe Assala Saidi et la Maison des Cultures et de la Cohésion Sociale de Molenbeek. L'exposition met en lumière les parcours, les mémoires et les transmissions de trois générations de femmes issues de l'immigration marocaine en Belgique. À travers des panneaux thématiques et douze portraits chacun accompagné de récits autobiographiques, l'exposition propose une mise en lumière féministe de l'histoire migratoire en Belgique.

Si les pages de cet outil pédagogique donnent à lire et à analyser les parcours de douze femmes, l'exposition-photos « Voies des femmes: l'immigration marocaine en Belgique » a offert un espace unique pour les voir, les ressentir et les faire résonner collectivement. Conçue comme le prolongement sensible de ce travail invitant le public à une rencontre intime avec Fatma, Saida, Asma, Nawal et toutes les autres, à travers les portraits d'Assala Saidi et leurs propres mots.

Pendant plusieurs semaines après son inauguration, les visites guidées ont accueilli des publics d'horizons variés – associations de



femmes groupes d'apprenant-es en Français Langue Etrangère, étudiant-es – et ont révélé la puissance de cette démarche. Le scénario de visite crée un cadre propice à l'échange: après avoir posé le contexte historique de l'immigration marocaine et la genèse féministe de l'exposition, le parcours commenté des récits ouvre une porte sur l'intime et le collectif. Ce que ces visites font émerger chez les participant-es est un véritable miroir des témoignages, créant un dialogue saisissant entre les récits exposés et le vécu des visiteurs et visiteuses.

D'abord, un puissant sentiment de reconnaissance et de fierté, qui fait directement écho à la quête de visibilité exprimée par les

femmes de l'exposition. Comme Latifa, l'une des narratrices de la première génération, le dit si justement: « Si nous ne racontons pas notre histoire, d'autres la raconteront à notre place. » Pour beaucoup de participantes, voir ces parcours enfin racontés et mis en lumière a été une forme de réparation symbolique. Des paroles comme « Enfin, on parle de ce que nos mères ont vécu » ou « Je me sens encore plus fière de mes origines » jaillissent à chaque visite, renforçant ce sentiment d'appartenance et de légitimité. Le public se reconnaît dans la force silencieuse de ces femmes, dans les combats des mères pour l'éducation, des thèmes chers à Fatima, qui a appris à « trouver sa voix dans le calme », ou à Fatima B., qui a dû se battre pour étudier.



« Si nous ne racontons pas notre histoire, d'autres la raconteront à notre place. »

reconnues dans cette force, disant: « *On a traversé beaucoup de choses, mais on est restées fortes.* » L'exposition a agi comme un révélateur, mettant des mots sur des vécus familiaux souvent tus, comme l'a exprimé une participante: « *On a enfin mis des mots sur ce que nos familles ont vécu.* »

Enfin, un déclic pour la transmission et le dialogue. La visite suscite une envie immédiate et forte de prolonger l'expérience, de « raconter cette histoire aux enfants », de créer d'autres espaces de parole et d'échanges. Ce besoin de transmission est le fil d'or qui relie toutes les générations dans l'exposition, de Latifa qui témoigne avec lucidité, à Nawal qui veut transmettre la « curiosité et la bienveillance ». Pour les groupes plus diversifiés, la confrontation avec les récits concrets permet de déconstruire des stéréotypes, notamment sur la place des femmes et de l'islam, confirmant la puissance du témoignage pour « porter un regard plus nuancé et humain ».

Ensuite, une vague d'émotions face à la résilience. Les larmes et les silences accompagnent souvent la découverte de parcours marqués par le sacrifice, la perte et le courage, comme celui de Fatna, séparée de son fils pendant des années, ou de Fatima, qui a dû se « protéger elle-même » après une enfance marquée par la violence. Les visiteuses se sont

L'exposition « Voies des femmes » n'est donc pas seulement la vitrine de cet outil pédagogique; elle en est le laboratoire vivant. Elle prouve que lorsque la parole des femmes est écoutée, honorée et mise en espace, elle devient un vecteur inestimable de lien social, de transmission intergénérationnelle et de transformation des regards.

Voici une présentation d'Assala Saidi, selon ses propres mots:

« Je m'appelle Assala Saidi, j'ai 23 ans.

Après un parcours commencé en comptabilité puis en marketing, j'ai rapidement compris que les chiffres ne seraient jamais mon avenir. L'image, les récits et la création artistique ont toujours été mes véritables moteurs, et j'ai choisi d'en faire mon métier.

Je me suis donc réorientée vers des études de cinéma, spécialisées en image.

Depuis, je travaille sur toutes sortes de projets: films, documentaires, téléfilms, captations de concerts, ainsi que des projets de photographie comme celui-ci.

Chaque plateau est une école. Chaque rencontre est une leçon.

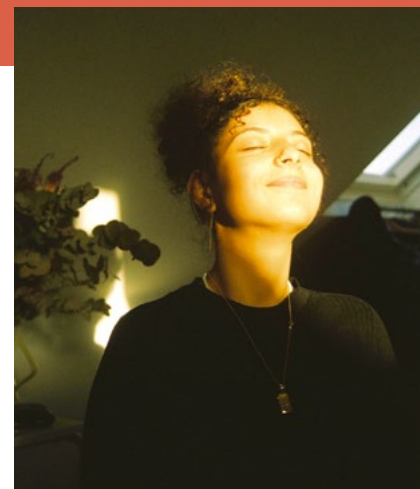
J'apprends encore tous les jours grâce aux opportunités qui se présentent à moi — et j'espère continuer à apprendre toute ma vie. Cette exposition incarne les raisons qui m'ont menée vers le cinéma et la photo.

Elle réunit ce que j'aime le plus: rassembler, rencontrer, jouer avec les codes et créer.

À travers elle, je souhaite parler d'origines — de la mienne notamment —, évoquer les religions, questionner les représentations et déconstruire les clichés trop souvent associés. C'est ma manière de contribuer, à mon échelle, à un dialogue plus juste.

Mes inspirations sont multiples, mais la plus grande reste la vie elle-même. Mon peuple, mon identité, mon histoire sont des sources inépuisables de création. Ce sont les réalités que je connais le mieux, celles à travers lesquelles je peux transmettre un message sincère et profondément incarné. Donc la collaboration avec AWSA a été, donc, particulièrement importante pour moi.

Notre exposition-photo est disponible à l'emprunt. Si vous souhaitez accueillir l'exposition dans vos locaux, n'hésitez pas à nous contacter sur notre adresse: [awsabe@gmail.com](mailto:awsabe@gmail.com).



## 2.2 Assala Saidi, photographe de l'exposition-photo « Voies des femmes »

Les séances photos ont été menées avec la photographe Assala Saidi. Elles se sont déroulées avec chaque participante au projet, en séances individuelles, dans le lieu de leur choix. Nous avons choisi de collaborer avec Assala Saidi pour son style artistique, sa vision féministe et militante, et son ascendance marocaine qui la rapprochait directement des participantes.



D'abord parce que ce projet donne la parole aux femmes — et cela compte énormément à mes yeux. Mais aussi parce qu'il s'est construit sur une confiance réelle.

Sentir cette confiance était essentiel. Elle est, selon moi, la base de tout processus créatif, surtout lorsqu'il s'agit de raconter des histoires intimes et puissantes.

Mettre en lumière des parcours, des voix, des vécus, est toujours une fierté en tant qu'artiste. Parce que pour moi, notre travail ne consiste pas seulement à divertir.»

**«Je suis une femme, militante, féministe, maghrébine, musulmane. Aujourd'hui, toutes les causes que je porte s'expriment dans mon art.»**

## 2.3 La Maison des cultures et de la cohésion sociale de Molenbeek

Inaugurée en 2006, la Maison des Cultures et de la Cohésion Sociale (MCCS) s'inscrit comme un pilier du service communal des Cultures de Molenbeek-Saint-Jean, aux côtés d'autres entités emblématiques comme le musée communal (MoMuse), le Château du Karreveld ou encore Fabwest. Située au cœur du Molenbeek historique, à la frontière symbolique du canal, elle incarne un lieu d'éveil culturel et de service public sur un territoire marqué par une grande diversité. Avec plus de 7 000 m<sup>2</sup> dédiés à l'accessibilité culturelle, la MCCS propose des outils innovants pour tous les âges, comme la Court'Echelle (un espace parent-enfant pour les 0-3 ans), les FabLabs (Fabwest et Fablab'ke) pour les jeunes, ou encore la Micro-Folie, un musée numérique

d'histoire de l'art. Ces initiatives reflètent son engagement à créer des ponts entre les générations et les cultures, en partenariat avec les acteurs locaux. Que ce soit à travers des ateliers, des expositions, des spectacles ou des événements récurrents, la Maison des Cultures privilégie une approche participative et inclusive. Porteuse de projets culturels et sociaux alignés avec les valeurs d'AWSA-Be, la collaboration s'est faite naturellement, dans l'objectif de mutualiser nos atouts et nos ressources. Tout comme AWSA-Be, la MCCS a à cœur de rendre la culture accessible à tous et tous, en priorité aux publics les plus précarisés. Ses principes — accessibilité, inclusion, co-construction et valorisation des talents — en ont fait un partenaire idéal pour ce projet. La MCCS a conseillé l'équipe d'AWSA pour l'élaboration de l'exposition, a contribué à la communication, à l'impression des panneaux, a mis à disposition ses espaces et ses équipes pour l'exposition et le vernissage.



© La maison des cultures et de la cohésion sociale de Molenbeek

# 3 Contexte historique

## Breve histoire de l'immigration marocaine en Belgique

L'histoire de l'immigration marocaine en Belgique a commencé bien avant l'accord bilatéral de 1964, même si ce dernier constitue un jalon décisif. Les premiers contacts datent déjà du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1910, la communauté juive marocaine en Belgique compte environ 250 personnes, et fonde dès 1913 l'Association des Juifs Marocains en Belgique. Ces premières présences, encore limitées, témoignent d'une mobilité précoce entre le Maroc et l'Europe occidentale, nourrie par des liens coloniaux, commerciaux et culturels.

La Première Guerre mondiale constitue une étape marquante. **Environ 30 000 soldats marocains, recrutés de force par l'armée française alors que le Maroc se trouve sous protectorat, sont envoyés combattre sur le sol belge.** Beaucoup y laissent leur vie, et certains choisissent de rester après l'armistice pour travailler dans l'industrie et les mines. On estime ainsi qu'en 1930, plus d'un millier de mineurs marocains travaillaient déjà dans les charbonnages belges, principalement dans le Hainaut et la région liégeoise. Ces présences sont encore dispersées, mais elles installent déjà une première mémoire de la contribution marocaine à l'économie belge.

Après la Seconde Guerre mondiale, la Belgique se trouve confrontée à une forte pénurie de main-d'œuvre. Les besoins sont immenses dans les mines, la sidérurgie et la construction. Dans un premier temps, des prisonniers allemands sont mobilisés, avant d'être remplacés par des travailleurs italiens à partir de 1946. **La catastrophe de Marcinelle, en 1956, change brutalement la donne : 262 mineurs périssent, dont 132 Italiens.** L'Italie refuse alors de continuer à fournir sa main-d'œuvre à la Belgique. Le gouvernement belge se tourne vers d'autres pays méditerranéens : l'Espagne, la Grèce, puis le Maroc et la Turquie. **L'accord bilatéral de main-d'œuvre signé entre la Belgique et le Maroc en 1964** ouvre une nouvelle phase, marquée par l'arrivée de contingents de travailleurs marocains recrutés officiellement pour répondre aux besoins de l'économie belge.<sup>1</sup>



© BELGA

À cette époque, la migration est essentiellement masculine. Les hommes, majoritairement issus du nord du Maroc (Tanger, Tétouan, Oujda, Nador, El Hoceima), viennent travailler avec l'idée de retourner ensuite auprès de leur famille. Dans les années 1960, près de 90 % des immigrés marocains en Belgique étaient

<sup>1</sup> Frennet-De Keyser, A. (2003). La convention belgo-marocaine du 17 février 1964 relative à l'occupation de travailleurs marocains en Belgique. *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 1803(18), 5-46. <https://doi.org/10.3917/cris.1803.0005>.

célibataires. La Belgique connaît alors ce que l'on appelle les « Trente Glorieuses », période de forte croissance économique (1950-1980). Suite à l'application de l'accord bilatéral belgo-marocain<sup>2</sup>, épouses et enfants rejoignent très vite les hommes installés en Belgique. Par conséquent, **la population marocaine se féminise progressivement, le pourcentage des femmes passe en quelques années à 38% en 1970, puis 45% en 1977** (Rubin, 2021; Schoonvaere, 2014).

**Longtemps réduites au rôle d'épouses et de mères, elles sont rapidement converties en travailleuses pour répondre au besoin de quelques secteurs économiques.**

L'arrivée des femmes transforme profondément la physionomie de cette immigration. Longtemps réduites au rôle d'épouses et de mères, elles sont rapidement converties en travailleuses pour répondre au besoin de quelques secteurs économiques qui cherchaient une main-d'œuvre féminine. Comme le soulignent Martiniello et Rea (2012): *« Certains secteurs industriels et les secteurs des services ont eu recours assez tôt à une main-d'œuvre immigrée féminine. Souvent arrivées dans le cadre du regroupement familial, ces femmes n'en étaient pas moins des travailleuses, notamment dans l'industrie des armes de la région liégeoise et dans le secteur du nettoyage, de la domesticité et de l'aide aux personnes ».*

<sup>2</sup> Convention belgo-marocaine du 17 février 1964 relative à l'occupation de travailleurs marocains en Belgique, publié au Moniteur belge que le 17 juin 1977.

Cette contribution économique s'accompagne d'un rôle social majeur : transmission culturelle et religieuse, éducation des enfants, organisation de la vie familiale dans un pays étranger. **Face aux discriminations multiples** – liées à la classe, au genre et à la nationalité – **des femmes marocaines s'organisent en associations. L'Association des Femmes Marocaines (AFM), active entre 1974 et 1985**, illustre cette volonté d'émancipation et de défense des droits, tant en Belgique qu'au Maroc.

Avec le temps, les formes de migration féminine se diversifient. Si le regroupement familial a longtemps dominé, **certaines femmes migrent de manière autonome**, pour étudier, travailler ou mener des projets personnels. De nos jours, la migration féminine marocaine en Belgique ne se réduit plus au seul cadre familial : elle s'inscrit dans des **parcours de mobilité sociale, professionnelle et éducative**. Étudiantes, chercheuses, entrepreneuses, travailleuses sociales ou encore militantes associatives, ces femmes incarnent la pluralité des trajectoires et des expériences (Martiniello et Rea, 1999; Lahlou, 2017)

Retracer l'histoire de l'immigration marocaine en Belgique permet de mettre en lumière non seulement les grandes étapes politiques et économiques de ce processus, mais aussi les transformations sociales qu'elle a engendrées. Longtemps invisibilisées par un récit centré sur la figure du travailleur masculin, **les femmes marocaines ont pourtant été des actrices essentielles de cette histoire**. Leur rôle, à la fois dans la sphère familiale, dans le monde du travail et dans la vie associative, mérite d'être mis en avant. C'est précisément ce que nous proposons de faire à travers la série d'entretiens qui suit : **donner la parole à des femmes marocaines issues de trois générations, pour mieux comprendre leurs parcours, leurs luttes, leurs réussites et leur héritage** (El Miri, 2016; De Bouy & Cailliez, 2007; Andrée & Boussetta, 2001).

## 4 Présentation des différentes générations de l'immigration marocaine en Belgique

### 4.1 Des actrices de l'ombre, au rôle essentiel

Bien que les femmes marocaines aient été longtemps perçues comme de simples « accompagnatrices » du projet migratoire car elles arrivaient souvent dans le cadre du regroupement familial, **elles ont joué un rôle majeur pour organiser le quotidien**. C'est en grande partie grâce à elles que les familles marocaines ont pu s'installer durablement en Belgique, même si on a souvent minimisé leur véritable contribution. Selon Fatima Ait Ben Lmadani, les femmes *« ont une part active dans l'élaboration du projet migratoire familial et développent des stratégies personnelles qui leur donnent un véritable rôle d'actrice dans la migration »*<sup>3</sup>.

### 4.2 Piliers du foyer et de la transmission

Ces femmes sont les garantes de la transmission des valeurs culturelles et/ou religieuses. Mais pas seulement, l'éducation des enfants est aussi ce qui faisait d'elles les piliers des foyers. Dire qu'elles assuraient seulement l'entretien de la maison est une vision réductrice de leur rôle. Les femmes, surtout de la 1<sup>ère</sup> génération, ne parlaient pas l'une des langues officielles du pays, ce qui les plaçait dans une situation d'isolement social et de dépendance économique mais malgré cela, elles ont su s'adapter tout en ayant à cœur de préserver leur culture d'origine. Elles ont souvent été **le pont entre le pays d'accueil et leur mémoire familiale et culturelle**.

*« Beaucoup [de jeunes] ont perdu le lien avec le Maroc, d'autres essaient de le recréer. Et souvent, ce sont les femmes qui portent ce travail de mémoire, de transmission, de lien. »*  
(Latifa, 1<sup>ère</sup> génération)

*« Ma foi musulmane est restée le fil conducteur de ma vie. Je faisais mes prières, je jeûnais pendant le Ramadan, et j'enseignais à mes enfants le respect, la gratitude et la fidélité à nos traditions. »*  
(Fatma, 1<sup>ère</sup> génération)

### 4.3 Éducatrices, mais aussi militantes discrètes

Pour lutter contre l'isolement et être plus ouvertes à la société belge, certaines femmes de la première génération notamment se sont **engagées dans la vie associative et communautaire** en participant à des cours d'alphabétisation, en rejoignant des groupes de femmes ou des collectifs de quartier. Ces initiatives, bien que discrètes, ont été essentielles. Elles ont constitué le point de départ pour **l'amélioration des conditions de vie et l'émancipation des nouvelles générations**.

<sup>3</sup> F. AIT BEN LMADANI, Femmes et émigration marocaine, in : hommes & migrations, 1300, 212, pp. 96 – 103. [<https://journals.openedition.org/hommesmigrations/927>], consulté le 6 nov. 2025



Certaines femmes se sont engagées dans la vie associative et communautaire en participant à des cours d'alphabétisation, en rejoignant des groupes de femmes ou des collectifs de quartier.

« J'ai toujours gardé mon caractère fort, ma foi dans le respect et la liberté de chacun. J'ai travaillé bénévolement avec des groupes de femmes, essayé de créer du lien, même si ça n'a pas toujours été facile. »

(Fatna, 1<sup>ère</sup> génération)

#### 4.4 Participation au travail (in)visible

Au-delà de la sphère domestique dans laquelle elles étaient confinées, beaucoup de femmes ont décidé de rejoindre l'espace public pour travailler. Cependant, la plupart du temps, leur **travail était précaire et sous-payé**, se limitant au nettoyage, aux services à la personne ou encore aux cantines scolaires. Bien que ce travail soit précaire et invisible, il joue un rôle essentiel pour la croissance de l'économie et pour la société en général, comme nous avons pu le constater lors de la pandémie de Covid-19.

« Pendant plus d'un demi-siècle, j'ai vécu pour les autres. Pour mes enfants, mon mari, mon travail, ma communauté. Puis un jour, j'ai compris que la vie ne m'attendrait pas. Que si je ne pensais jamais à moi, j'allais passer à côté de ce que j'étais. »

(Latifa, 1<sup>ère</sup> génération)

« Je dois l'avouer, je n'ai pas toujours cru en moi. J'ai accepté les contraintes. Mais si je n'ai pas pu choisir pleinement ma propre voie, j'ai tout donné pour que mes enfants puissent choisir la leur. »

(Farida, 2<sup>e</sup> génération)

#### 4.5 Passeuses de culture et créatrices de lien

Les femmes marocaines issues de l'immigration ont joué un rôle très important pour **tisser du lien social, créer des espaces de solidarité et faire entendre leur voix**. Elles ont formé le relais entre les familles, les écoles et les institutions sociales et médicales. On peut dire qu'elles ont été de véritables **médiatrices culturelles de manière informelle**. Finalement, elles ne sont pas seulement accompagnantes, mais plutôt **actrices importantes du processus migratoire**. Malgré le rôle crucial qu'elles ont joué dans la cohésion de la communauté marocaine en Belgique, les récits officiels les ont souvent marginalisées. Leur histoire mérite d'être connue, notamment leur combat pour une vie digne.

## 5 Récits de 12 femmes issues des différentes générations

Depuis les années 1960, l'immigration marocaine en Belgique a donné naissance à une communauté importante, aujourd'hui composée de plusieurs générations. Au sein de celle-ci, les femmes marocaines de première et de deuxième génération rencontrent des défis particuliers, liés à la fois à leur parcours migratoire, à leur genre, à leur origine culturelle et à leur religion. Certaines de ces difficultés sont communes aux deux générations, tandis que d'autres sont spécifiques à leur vécu individuel et à leur contexte social respectif.

Dans le cadre de cet outil pédagogique, nous avons mené une série d'entretiens approfondis auprès de **douze femmes issues de familles marocaines installées en Belgique**, appartenant à la **première, la deuxième et la troisième génération**. Âgées de **20 à 80 ans**, ces femmes incarnent des trajectoires migratoires et post-migratoires inscrites dans des contextes sociaux, politiques et culturels distincts, allant de l'expérience de l'exil et de l'installation à celle d'une socialisation pleinement ancrée dans la société belge, tout en maintenant un lien avec les racines familiales et culturelles.

L'objectif de cette démarche n'était pas de mettre en lumière des trajectoires exemplaires ni représentatives au sens statistique, mais de **donner à entendre des récits situés**, ancrés dans des expériences vécues, porteurs d'une mémoire collective, de savoirs expérientiels et d'analyses fines des rapports de pouvoir qui traversent les parcours des femmes issues de la migration marocaine en Belgique. Ces

témoignages permettent de **rendre visibles des trajectoires longtemps marginalisées et de penser la migration à partir du point de vue des femmes**.

Les entretiens ont été construits à partir de **questionnements différenciés selon les générations**, afin de tenir compte des contextes historiques, sociaux et politiques spécifiques dans lesquels ces femmes ont grandi, migré ou été socialisées. Cette approche générationnelle permet de saisir à la fois les **continuités et les ruptures** dans les expériences des femmes marocaines en Belgique. Si certaines thématiques traversent l'ensemble des récits — telles que la migration, l'intégration, la transmission, les discriminations, les rapports au genre ou encore les stratégies d'adaptation et de résistance — d'autres ont été approfondies de manière plus spécifique selon la génération concernée.

Au-delà de ces spécificités, un ensemble de **questions transversales** a été posé à toutes les femmes interrogées, quel que soit leur âge ou leur génération. Ces questions visaient à recueillir leur regard sur les **transformations de la communauté marocaine en Belgique** au fil des générations, en mettant en lumière les évolutions des rapports sociaux, des normes culturelles, des aspirations et des formes d'engagement. Les femmes ont ainsi été invitées à analyser les changements observés dans leur environnement, mais aussi à porter un regard critique sur les continuités, les tensions et les défis persistants.

Une place importante a également été accordée aux **valeurs et aux transmissions intergénérationnelles**. Les femmes ont été amenées à exprimer les principes qu'elles jugent essentiels — dignité, respect, autonomie, solidarité, éducation, liberté — et qu'elles souhaitent transmettre à leurs enfants et petits-enfants. Ces réflexions montrent que la transmission ne relève pas d'un héritage culturel figé, mais d'un **processus dynamique**, marqué par des ajustements, des choix et parfois des ruptures conscientes avec certains modèles du passé.

Un autre axe commun des récits concerne la **place des femmes marocaines dans la société belge**, mise en perspective avec celle occupée dans la société marocaine. Les femmes interrogées ont évoqué les défis qu'elles rencontrent aujourd'hui en tant que femmes d'origine marocaine en Belgique, qu'il s'agisse de discriminations sexistes et raciales, d'islamophobie, d'injonctions contradictoires ou de difficultés liées à la reconnaissance sociale et institutionnelle. **Ces récits permettent de comprendre comment les rapports de genre se reconfigurent dans un contexte migratoire, sans pour autant effacer les rapports de domination.**

Enfin, chaque entretien a laissé une place au **récit d'une anecdote personnelle**, parfois intime, parfois ordinaire, mais toujours révélatrice. Ces anecdotes constituent des moments de cristallisation des expériences vécues — à l'école, au travail, dans l'espace public ou au sein de la famille — et éclairent concrètement les mécanismes de discrimination, de résistance, de solidarité ou de prise de conscience. Elles donnent chair aux analyses et rappellent que les enjeux abordés relèvent du vécu quotidien des femmes.

Pris ensemble, ces récits composent une **cartographie sensible et politique** des expériences des femmes marocaines en Belgique. Ils révèlent une histoire collective de résilience,

de transformation et de contribution sociale dans tous les domaines de la société, et nourrissent une réflexion féministe, intersectionnelle et décoloniale sur les rapports entre genre, migration, identité et citoyenneté.

## 5.1 Première génération : Fatma, Saida, Latifa et Fatna

**La première génération (1960–1980)** regroupe les personnes nées au Maroc et arrivées en Belgique principalement entre les années 1960 et 1980. Beaucoup sont venues dans le cadre du travail, à la suite de l'accord bilatéral de 1964 entre la Belgique et le Maroc, ou ont rejoint leur famille par le regroupement familial. Dès leur arrivée, elles ont dû faire face à de nombreux obstacles.

Cette génération a dû s'adapter à un nouvel environnement. **La barrière linguistique a d'abord constitué un frein majeur** à leur *intégration*<sup>4</sup>. Ne maîtrisant ni le français ni le néerlandais, elles ont rencontré des difficultés pour accéder aux services publics, connaître leurs droits ou encore participer à des formations. Cette méconnaissance des langues officielles a souvent entraîné une dépendance vis-à-vis de leur mari ou d'autres hommes de leur entourage, tant sur le plan administratif qu'économique.

Enfin, **ces femmes ont dû faire face à un choc culturel important**, entre les repères de leur société d'origine reposant sur une forte

<sup>4</sup> Terme controversé. Voir encadré sur ce terme plus loin dans l'outil. Le terme « intégration » est utilisé ici dans un sens descriptif, afin de rendre compte des obstacles rencontrés par les femmes marocaines dans leur insertion sociale, économique et institutionnelle en Belgique, sans adhérer aux lectures normatives ou culpabilisantes qui font peser sur elles la responsabilité de processus largement conditionnés par des rapports de pouvoir et des discriminations structurelles.

solidarité communautaire et où la religion joue un rôle central, et ceux de la société belge, libérale et sécularisée. Leur adaptation a été progressive, souvent à travers leurs enfants, mais cela n'a pas été sans heurts.

Les récits des femmes de la **première génération** que nous avons recueillis permettent de comprendre la migration non seulement comme un déplacement géographique, mais comme une **rupture géographique, sociale et émotionnelle**.

*« J'ai dû apprendre à travailler dur, à affronter la fatigue, les longues journées, parfois les injustices. Il m'arrivait de faire plus que ce qu'on me demandait, sans jamais me plaindre. Je me disais : « C'est pour mes enfants. Pour qu'ils mangent, qu'ils aient une vie meilleure. » C'était mon moteur, ma raison de tenir. Mon rêve était simple : avoir une maison à moi, un lieu sûr et digne où mes enfants pourraient grandir. Je ne cherchais ni richesse ni luxe, seulement la stabilité, le confort, la tranquillité d'un foyer à soi. » (Fatma)*

Les entretiens ont d'abord porté sur les **conditions du départ et de l'arrivée en Belgique**, en interrogeant les motivations qui ont conduit ces femmes à migrer : rejoindre un conjoint, améliorer les conditions de vie de la famille, assurer un avenir meilleur aux enfants, ou répondre à des contraintes économiques et politiques. Ces récits font apparaître **la migration comme un projet souvent pensé dans l'urgence**, avec des informations limitées et des marges de choix restreintes, en particulier pour les femmes.

*« Avec mon mari, nous avons pris la route de la Belgique, espérant y trouver une vie plus douce, plus stable. J'avais des papiers français, et son frère vivait déjà ici, malade. Nous venions pour l'aider, mais aussi pour tenter notre chance. » (Fatma)*

Un axe central des échanges concerne les **difficultés rencontrées lors de l'installation**. Les femmes de la première génération évoquent fréquemment le choc de l'arrivée, marqué par la barrière linguistique, l'isolement social, la dépendance administrative, la méconnaissance des droits et la précarité matérielle. Les premières impressions de la Belgique sont décrites à travers des **contrastes culturels forts**, tant dans les modes de vie que dans les rapports sociaux, et une **adaptation progressive, souvent vécue dans la solitude et le silence**.

**« Venir en Belgique a été un choc culturel énorme. Au Maroc, j'étais libre, je portais ce que je voulais, je vivais selon mes propres règles. Ici, en Belgique, j'ai dû apprendre à me contrôler, à faire face aux jugements, même au sein de ma propre famille. »**

*« Venir en Belgique a été un choc culturel énorme. Au Maroc, j'étais libre, je portais ce que je voulais, je vivais selon mes propres règles. Ici, en Belgique, j'ai dû apprendre à me contrôler, à faire face aux jugements, même au sein de ma propre famille. » (Fatna)*

L'accès au marché du travail leur a également été fortement restreint. Nombre d'entre elles ne disposaient pas de diplôme, ou pas de diplôme reconnu en Belgique, et les offres de formation étaient limitées. De plus, le contexte social de l'époque ne favorisait pas leur insertion professionnelle, renforçant l'idée que leur place était avant tout au foyer. Cette absence d'activité professionnelle pour certaines s'est souvent traduite par un **isolement social accru, accentué par un manque de réseau et des normes culturelles assignant les femmes un rôle domestique**.

« J'ai trouvé un petit studio et entamé le long et difficile processus du regroupement familial. Ce fut un combat de plusieurs années. Mais quand on a un objectif, on apprend à être patiente, à se battre, à trouver des solutions. » (Saida)

Les récits permettent également d'aborder **les rêves, les aspirations et les attentes** qui accompagnaient le projet migratoire. Si certaines femmes nourrissaient l'espoir d'une amélioration rapide des conditions de vie, beaucoup témoignent d'un décalage important entre les attentes

initiales et la réalité vécue. **Les perspectives offertes aux femmes marocaines à cette époque apparaissent limitées**, tant sur le plan de l'autonomie que de la reconnaissance sociale, renforçant une assignation à des rôles domestiques et invisibles.

« Vivre ici m'a permis de découvrir une autre façon d'être femme. Ce que j'ai le plus apprécié, c'est la liberté. J'ai aussi été marquée par le respect, la communication, l'entraide. » (Saida)

« Je le dis sans détour: l'immigration marocaine n'a pas été accompagnée comme elle aurait dû l'être. Ni par la Belgique, ni par le Maroc. Ici, on n'a pas vraiment cherché à intégrer les familles; là-bas, on n'a pas su préserver la connexion avec la culture d'origine. Le résultat, c'est une génération entre deux mondes, parfois perdue. Mais de tout

cela, je tire une leçon : si nous ne racontons pas notre histoire, d'autres la raconteront à notre place. » (Latifa)

Les entretiens ont ensuite exploré les **expériences de travail et d'intégration**, révélant la place centrale mais largement invisibilisée des femmes dans l'économie et dans la reproduction sociale. Qu'il s'agisse de travail domestique, de nettoyage, de services à la personne ou d'activités informelles, **ces femmes ont contribué de manière essentielle au fonctionnement de la société belge, tout en faisant face à de nombreux obstacles**: précarité de l'emploi, absence de reconnaissance, discriminations multiples et accès limité aux droits sociaux.



« Vivre ici m'a permis de découvrir une autre façon d'être femme. Ce que j'ai le plus apprécié, c'est la liberté. J'ai aussi été marquée par le respect, la communication, l'entraide. »

« Au Maroc, je n'avais jamais travaillé à l'extérieur. J'étais femme au foyer, entièrement dévouée à ma famille. En Belgique, tout a changé. J'ai dû apprendre à travailler dur, à affronter la fatigue, les longues journées, parfois les injustices. » (Fatma)

Les relations entretenues avec la société d'accueil constituent un autre thème majeur des douze récits récoltés. Les femmes de la première génération évoquent des **rapports ambivalents avec les Belges et les autres communautés**, oscillant entre solidarité, indifférence et expériences de rejet. Certaines témoignent de barrières culturelles et sociales, tandis que d'autres décrivent des situations pouvant être analysées comme des formes de **racialisations**, c'est-à-dire des mécanismes par lesquels elles ont été assignées à une altérité perçue comme permanente, indépendamment de leurs efforts d'intégration.

Enfin, les récits mettent en lumière les **liens maintenus avec le Maroc**, à travers des pratiques culturelles, religieuses et familiales qui ont joué un rôle central dans la reconstruction d'un sentiment de continuité et de stabilité. La transmission de la langue, de la religion, des valeurs et des rituels apparaît comme une **stratégie essentielle pour préserver une identité mise à l'épreuve par l'exil**, mais aussi comme un moyen de donner du sens aux sacrifices consentis.

« Peu à peu, la Belgique est devenue mon second foyer. Les voisins belges étaient accueillants. (...) Malgré la distance, je n'ai jamais oublié mes valeurs. (...) Ces gestes, ces rituels, étaient ma manière de rester connectée à mes racines. » (Fatma)

Dans l'ouvrage (Grands-)mères en lumière, huit autrices transmettent l'histoire de leurs aînées afro-descendantes et maghrébines. Fatima Zibouh par exemple, rend hommage à sa maman: « **l'histoire de Yemma est un peu celle de toutes les mères, en particulier celles qui ont vécu l'exil, l'immigration, la solitude et les incertitudes.** » Dans le même ouvrage, Salwa Boujour évoque ce que sa grand-mère lui a raconté de son arrivée à Zaventem: « mon cœur s'est serré. Je ressentais de la tristesse. Je pensais que j'allais vivre la belle vie, que j'allais me marier et découvrir la vie à l'européenne ». Salwa raconte: « c'est le début de l'ghorba, de l'exil, de la solitude, bref, de sa vie d'immigrée. (...) **Au Maroc, elle n'avait manqué de rien. En Belgique, elle a appris à se serrer la ceinture, à budgétiser, à craindre de manquer.** »<sup>5</sup>

À travers ces témoignages, les femmes de la première génération apparaissent comme de **véritables actrices de la migration**, ayant porté sur leurs épaules le poids de l'installation, de la survie quotidienne et de la transmission. Leurs récits constituent une mémoire précieuse, indispensable pour comprendre les trajectoires des générations suivantes et pour déconstruire les récits dominants qui ont longtemps invisibilisé leur rôle dans l'histoire de l'immigration marocaine en Belgique.

<sup>5</sup> Collectif (2024), (Grands-)mères en lumière, maelstrÖm Editions

## Questionner le terme « intégration »

Le terme intégration, largement mobilisé dans les discours politiques, institutionnels et médiatiques sur l'immigration, fait l'objet de critiques importantes en sciences sociales depuis plusieurs décennies. De nombreux·ses chercheur·es soulignent que cette notion repose sur une vision normative et asymétrique des rapports entre groupes sociaux, dans laquelle les personnes issues de l'immigration sont implicitement construites comme extérieures à la société et sommées de s'y adapter. Dans cette perspective, *l'intégration* suppose l'existence d'un groupe majoritaire perçu comme homogène, stable et légitime, face auquel les populations migrantes seraient déficitaires, incomplètes ou « en retard ». Comme le montre Hassan Boussetta, cette approche tend à **individualiser les responsabilités des inégalités sociales, en renvoyant les difficultés rencontrées par les personnes migrantes à un manque d'intégration, plutôt qu'aux mécanismes structurels de discrimination, de racisme et d'exclusion institutionnelle** (Boussetta, 2000; 2012).

Plusieurs auteur·ices mettent également en évidence le **caractère conditionnel et jamais achevé de l'intégration** (Sayad, 1999; Boussetta, 2000, 2012; Balibar, 2001; Simon, 2008; Fassin, 2010), montrant que l'intégration fonctionne moins comme un processus d'inclusion réelle que comme une injonction normative, renouvelée de génération en génération, et reposant sur une reconnaissance toujours partielle et conditionnelle des personnes issues de l'immigration. Les personnes racisées continuent d'être perçues comme étrangères, poussées à prouver leur loyauté, leur conformité ou leur « compatibilité » avec la société d'accueil. Cette injonction permanente révèle que l'intégration fonctionne moins comme un processus d'inclusion que comme un **outil de contrôle social et symbolique**, notamment à l'égard des populations musulmanes et racisées.

Dans une perspective critique, intersectionnelle et décoloniale, il apparaît dès lors plus pertinent de déplacer l'analyse vers des notions telles que **l'égalité des droits, la citoyenneté, la participation sociale, ou encore les rapports de pouvoir** qui structurent l'accès aux ressources, à la reconnaissance et à la légitimité sociale. Interroger le terme *intégration*, ce n'est pas nier les parcours, les stratégies ou les aspirations des personnes issues de l'immigration, mais refuser une lecture qui invisibilise les responsabilités des institutions et de la société majoritaire dans la production des inégalités.



## 5.2 Deuxième génération: Fathia, Zoubida, Fatima B., Asma, Farida et Fatima J.

**La deuxième génération (1970-1990)** est composée des enfants de la première génération, nés en Belgique ou arrivés très jeunes, entre la fin des années 1960 et les années 1990. Socialisés principalement en Belgique, ces enfants grandissent entre deux univers culturels très différents.

Les récits des femmes de cette génération témoignent d'une **position charnière entre l'expérience migratoire directe de leurs parents et les réalités contemporaines** vécues par les générations nées plus tard en Belgique. Nées en Belgique ou arrivées très jeunes, ces femmes ont grandi au sein de

familles marquées par la migration, tout en étant **socialisées dans un contexte belge** qui leur a imposé d'autres normes, d'autres codes et d'autres attentes.

*« Mon parcours en Belgique n'a jamais été un long fleuve tranquille. Il ne s'agit pas seulement d'un chemin scolaire ou professionnel, mais d'une véritable quête identitaire, un combat à la fois intérieur et extérieur. »*  
(Asma)

L'un des principaux enjeux pour cette génération est la **construction de leur identité**. Évoluant entre deux univers culturels différents, elles sont souvent prises entre les attentes familiales, souvent empreintes de traditions religieuses et/ou culturelles, et les normes de la société belge, où l'individualisme et l'autonomie ont une grande place. Ce tiraillement peut générer un **profond malaise, voire un sentiment d'illégitimité**. Comme le souligne Naïma Akhamlich, à l'adolescence « elle se trouve devant un dilemme : comment vivre, quoi choisir, quelle est la meilleure culture, quels sont les meilleurs comportements ? »<sup>6</sup>. Cette crise identitaire peut surgir dès les premières expériences affectives et être vécue comme insurmontable. Dans certaines familles, les tensions prennent des formes particulièrement violentes, telles que les mariages forcés — abordés notamment dans l'ouvrage *Par les liens forcés du mariage*<sup>7</sup> de Fatiha Saidi —, les renvois au Maroc sans possibilité de retour, mis en récit dans *Nuit d'encre pour Farah*<sup>8</sup> de Malika Madi, ou encore les entraves à la scolarisation.

<sup>6</sup> N. AKHAMLICH, *Seconde génération, immigrée, femme, musulmane* (1990), in: Site Zayneb Belgique, 2014. [<https://www.zayneb.be/Seconde-generation-immigree-femme/>], consulté le 6 nov. 2025.

<sup>7</sup> Saidi, F. (2019). *Par les liens forcés du mariage : La mécanique insidieuse des mariages forcés*. La Boîte à Pandore.

<sup>8</sup> Madi, M. (2000). *Nuit d'encre pour Farah*. Éditions du Cerisier.

## Les femmes interrogées évoquent des parents soucieux de préserver certaines traditions culturelles, religieuses ou familiales, tout en cherchant à offrir à leurs filles des opportunités d'intégration sociale et scolaire.

Les entretiens menés auprès de ces femmes ont permis d'explorer les conditions de leur socialisation en Belgique, **en mettant en lumière les écarts perçus entre leur quotidien et celui de leurs parents au Maroc**. Ces récits révèlent **les contrastes entre deux univers** — l'un façonné par l'expérience migratoire, les sacrifices et les repères du pays d'origine, l'autre structuré par l'école, l'espace public et les institutions belges — **que ces femmes ont appris à habiter simultanément**, souvent dès l'enfance.

Un axe important des échanges a porté sur le **rôle des parents dans l'éducation**, et plus particulièrement sur les stratégies mises en place pour **concilier transmission des valeurs marocaines et adaptation au contexte belge**. Les femmes interrogées évoquent des parents soucieux de préserver certaines traditions culturelles, religieuses ou familiales, tout en cherchant à offrir à leurs filles des opportunités d'intégration sociale et scolaire. Ces tensions éducatives apparaissent comme des lieux de négociation permanents, où se jouent des rapports complexes entre protection, contrôle, autonomie et émancipation.

*« Mes parents ont quitté leur pays natal avec l'espoir d'offrir à leurs enfants un avenir meilleur, convaincus que l'éducation serait notre passeport vers la dignité et la réussite. Mais derrière ce rêve, il y avait une réalité bien plus complexe : celle d'une double appartenance, parfois difficile à concilier. » (Asma)*

*« Quand ils sont partis, j'ai ressenti un vide immense, un chagrin impossible à combler. Mais en même temps, j'ai compris que leurs valeurs, leur courage, vivaient désormais en moi. » (Farida)*

Les récits de la deuxième génération mettent également en évidence les **premières expériences de différenciation et de discrimination**. Malgré leur bonne maîtrise de la langue, leurs diplômes et leur volonté de « s'intégrer », ces femmes sont fréquemment confrontées à des **discriminations multiples** – racistes, sexistes, et islamophobes – notamment sur le marché du travail ou dans l'accès au logement. **Le port du voile, par exemple, peut limiter leurs opportunités professionnelles ou engendrer des discriminations**. Plusieurs femmes décrivent des situations où elles ont perçu un traitement différent à l'école par rapport à leurs camarades belges, que ce soit à travers les attentes des enseignant-es, les orientations scolaires, les interactions avec les institutions ou les relations entre pairs. Ces expériences précoces ont contribué à façonner leur rapport à l'école, à l'intégration sociale et à la reconnaissance, tout en révélant le **caractère parfois inégalitaire de dispositifs se voulant neutres**.<sup>9</sup>

*« Célibataire, sans filet familial, j'ai avancé seule. Les discriminations, je les ai connues. Toujours deuxième derrière une candidate belge, toujours « surqualifiée » ou « pas tout à fait le profil ». Être étrangère ici, c'est porter une infirmité invisible. » (Fatima J.)*

*« Très jeune, j'ai compris que mes origines marocaines et ma foi musulmane seraient perçues comme des marqueurs, parfois comme des obstacles. Il ne suffisait pas d'être compétente : il fallait constamment prouver, justifier, rassurer. » (Asma)*

Malgré ces obstacles, un nombre croissant de femmes issues de la deuxième génération s'affirment dans différents domaines. Beaucoup s'investissent dans la vie associative, poursuivent des études supérieures, créent des entreprises ou militent pour l'égalité des droits. Leur trajectoire témoigne à la fois des défis persistants de l'intégration et des dynamiques d'émancipation et de transformation au sein de la communauté belgo-marocaine.

La **famille** apparaît par ailleurs comme un espace central de transmission culturelle. Les entretiens ont permis de saisir la manière dont certaines pratiques, coutumes et traditions marocaines ont été maintenues, adaptées ou transformées au fil du temps. Cette transmission n'est pas décrite comme figée, mais comme évolutive, marquée par des **ajustements constants entre les attentes parentales, les normes sociales belges et les aspirations individuelles des femmes interrogées**.

*« Fille d'un père courageux et d'une mère forte, j'ai grandi dans un foyer où le mot dignité avait un sens profond. Mon père répétait souvent : « Ne laissez pas les chiens vous manger », une phrase qui, enfant, me paraissait dure, mais que je comprends aujourd'hui comme un appel à la résistance, à la fierté. Mes parents m'ont appris à ne jamais baisser la tête, à toujours me battre, même lorsque la vie semble injuste. » (Farida)*

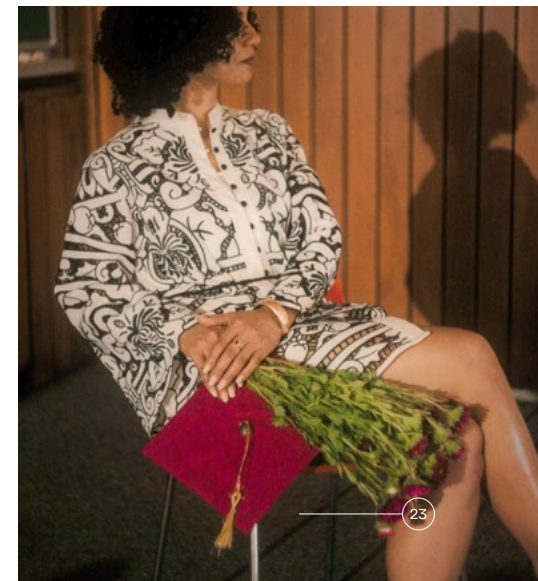
Les questions identitaires occupent une place importante dans ces récits. Les femmes de la deuxième génération expriment souvent une identité **plurielle**, construite à la croisée de leurs origines marocaines et de leur vie

en Belgique. Loin d'une opposition binaire entre « être belge » ou « être marocaine », leurs témoignages révèlent des **appartenances multiples**, parfois harmonisées, parfois traversées de tensions. Certaines évoquent des périodes de questionnement, de malaise ou de conflit intérieur, liées aux injonctions contradictoires émanant à la fois de la famille et de la société d'accueil.

*« Devenue professeure, j'ai dû à nouveau affronter des stéréotypes : « Tu ne bois pas ? Tu n'as pas de relation avant le mariage ? » Ces remarques, que d'autres auraient pu vivre comme des attaques, m'ont au contraire renforcée. Elles m'ont permis d'affirmer sereinement mes valeurs. » (Asma)*

*« Au fil des années, j'ai aussi réappris à aimer le Maroc, le Rif. Longtemps, j'avais rejeté cette région, trop chargée de souvenirs douloureux. Mais un projet autour des chants Izran m'a réconciliée avec elle. Mon père s'est mis à raconter, à transmettre. À travers ces voix de femmes, j'ai redécouvert une mémoire oubliée. » (Fatima B.)*

*« Mon identité est le fruit de différentes cultures et cette richesse fait de mes enfants des individus uniques. » (Zoubida)*



<sup>9</sup> Pour aller plus loin sur le sentiment d'appartenance : étude 2024 AWSA-Be « Héritage et Renouveau »

## la deuxième génération apparaît non pas comme une génération «entre deux cultures» figée dans un entre-deux, mais comme un espace mobile de traduction, de médiation et de transformation.

«Aujourd'hui, je n'ai pas de regrets lourds, juste cette sensation de ne pas avoir pleinement exploré la richesse de ma culture marocaine ici, en Belgique. Mais je n'oublie pas non plus que ma vie est un kaléidoscope de cultures, et c'est cette diversité qui fait la beauté de mon parcours.» (Zoubida)

Enfin, ces récits donnent à voir les **difficultés spécifiques liées à la construction identitaire**, notamment pour les femmes, soumises à des attentes genrées différenciées. Les femmes de la deuxième génération décrivent les pressions sociales, culturelles et familiales auxquelles elles ont dû faire face, mais aussi les stratégies qu'elles ont développées pour composer avec ces contraintes, négocier leur place et affirmer leur autonomie.

«Mes passions pour la lecture et le conte ont accentué mon immersion dans la culture occidentale. Ces activités m'ont permis de me connecter à moi profond, à un moment où j'étais en quête de mon identité.» (Zoubida)

D'autres, comme Fathia, décrivent comment leurs parents leurs ont donné des clés pour s'épanouir en Belgique :

«Il (son père) voulait que je m'instruise, que je sois libre. Grâce à lui, j'ai appris à marcher droite, à trouver ma place dans la société belge, sans jamais me sentir déchirée entre deux cultures.» (Fathia)

À travers ces témoignages, la deuxième génération apparaît non pas comme une génération «entre deux cultures» figée dans un entre-deux, mais comme un espace mobile de **traduction, de médiation et de transformation**. Leurs récits éclairent les continuités et les ruptures entre les générations, tout en mettant en lumière les formes souvent invisibles de résistance et d'adaptation qui ont façonné leur parcours de femmes dans la société belge.

«Ma fierté, c'est d'avoir élevé des enfants libres, autonomes, capables de penser par eux-mêmes. Quand ma fille me dit : «Maman, je veux choisir ma vie», je sens que j'ai réussi l'essentiel.» (Farida)

«Très jeune, j'ai compris que ma place, en tant que fille, serait plus difficile à défendre. On m'avait appris à obéir, à me taire, à suivre les chemins tracés par d'autres. Mon premier mariage m'a enfermée dans cette logique : celle où la femme appartient à la maison, où son rôle se limite à servir et à se taire. J'étais étouffée. Et un jour, j'ai dit stop. Ce moment-là a tout changé. Contre toute attente, mon père, un homme rifain, fier, mais devenu plus ouvert avec le temps, m'a soutenue. Son regard a été ma lumière. Pour la première fois, je sentais qu'il croyait en ma capacité de décider par moi-même. J'ai quitté cette vie qui m'étouffait. J'ai vécu seule, travaillé, et surtout, j'ai repris ma liberté.» (Fatima B.)



«En tant que Belge d'origine marocaine, j'ai toujours trouvé un équilibre entre les deux cultures, et le Maroc reste une part importante de mon identité.»

### 5.3 Troisième génération : Nawal et Safae

Alors que les premières femmes marocaines sont arrivées en Belgique dans les années 1960-70, leurs filles, petites-filles et arrière-petites-filles composent aujourd'hui les troisième et quatrième générations. Ces jeunes femmes sont nées en Belgique, y ont été scolarisées, et ont grandi dans un environnement très différent de celui de leurs aînées. **Pourtant, malgré une apparence «intégration» plus fluide, elles continuent de faire face à des défis spécifiques**, liés à leur origine, à leur genre, à leur appartenance religieuse (avérée ou supposée) et au regard stéréotypé que la société porte encore sur elles.

Pour les femmes de la **troisième génération**, nées et socialisées en Belgique, dont nous avons recueilli les témoignages, les questions ont porté principalement sur les **enjeux contemporains de l'identité**, de l'appartenance et de la reconnaissance. Les échanges ont exploré la manière dont ces jeunes femmes se définissent aujourd'hui, en tant que femmes d'origine marocaine dans un contexte belge, et comment **elles négocient une identité située à la croisée de plusieurs appartenances** — belge, marocaine,

parfois religieuse, parfois culturelle, souvent multiple et mouvante. Les femmes issues de la troisième génération revendiquent avec assurance leurs appartenances multiples, mais celles-ci peinent encore à être pleinement reconnues. Bien qu'elles soient belges, qu'elles parlent parfaitement le français ou le néerlandais, leurs héritages culturels ou religieux sont parfois perçus comme une barrière à leur «intégration», renforçant le sentiment d'être entre deux mondes.

«J'ai grandi dans une famille aimante, au sein d'une fratrie de deux frères et une sœur, et j'ai été immergée dans la culture belge tout en gardant un lien fort avec mes racines marocaines. En tant que Belge d'origine marocaine, j'ai toujours trouvé un équilibre entre les deux cultures, et le Maroc reste une part importante de mon identité.» (Safae)

Un axe central des entretiens a concerné le **rapport au Maroc**, non pas comme une origine abstraite, mais comme un espace concret de liens, de mémoires et parfois de tensions. Les femmes interrogées ont évoqué

les relations entretenues — ou distendues — avec la famille restée au Maroc, les formes de contacts transnationaux, ainsi que **la place que la culture de ce pays occupe dans leur construction identitaire et dans leur quotidien.**

« Je me sens belge, mais aussi profondément marocaine. Ce lien avec le Maroc, je l'entretiens à travers la langue, même si je parle peu le darija, mais je le comprends grâce à ma famille. (...) J'aime poser des questions à mes parents, reconstituer ce passé » (Nawal)

« Mes racines marocaines, je les vis au quotidien, que ce soit à travers la cuisine, la religion ou les traditions. » (Safae)

Les récits ont également permis d'aborder le **regard porté sur les générations précédentes**, en particulier sur l'expérience migratoire des

parents et des grands-parents. Les femmes de la troisième génération ont été amenées à réfléchir aux conditions d'installation, aux parcours d'intégration, mais aussi aux obstacles, aux discriminations et aux sacrifices vécus par leurs aînées. Ces réflexions mettent en lumière **une conscience aigüe des héritages migratoires et des inégalités structurelles qui continuent de façonner les trajectoires familiales.**

« Être une femme d'origine marocaine en Belgique n'est pas toujours facile. J'ai persévéré, et j'ai choisi d'enseigner plutôt que de poursuivre dans la traduction. J'ai un parcours dont je suis fière, même si le poids des préjugés est toujours présent. » (Nawal)

Par ailleurs, les entretiens ont interrogé les défis actuels rencontrés par ces jeunes femmes dans la société belge : discriminations racistes et sexistes, islamophobie, injonctions contradictoires liées aux normes de genre, attentes sociales et familiales, sentiment de devoir sans cesse justifier sa légitimité. Ces défis sont analysés par les femmes elles-mêmes comme étant étroitement liés à leur position sociale spécifique, à l'intersection de plusieurs rapports de domination. Sur le marché du travail, ces femmes continuent de faire face à des obstacles injustes : moins de chances d'être recrutées, des suspicions liées à leur nom, ou encore des préjugés associés au port du voile.

« Le racisme ordinaire, aussi au travail, où on me prenait parfois pour une étudiante, pour la secrétaire ou la femme de ménage, m'a souvent fait douter de ma légitimité. » (Nawal)

« Je suis la première de ma famille à avoir fait des études supérieures. Mon parcours m'a permis de m'épanouir, mais je vois aussi autour de moi des jeunes femmes qui optent pour une

*vie plus traditionnelle, souvent par habitude ou manque d'alternatives. (...) Je pense que ma génération, née dans les années 90, est plus libre (...) mais je vois aussi de plus en plus de jeunes qui songent à partir à cause des discriminations persistantes »* (Nawal)

Safae elle, a un avis différent : « Je trouve que la société belge est plus inclusive que d'autres pays. Les femmes marocaines y sont mieux acceptées et mieux intégrées. »

Enfin, une attention particulière a été portée aux **aspirations, aux projets et aux projections vers l'avenir.**

Les femmes de la troisième génération ont exprimé leurs désirs d'émancipation, de reconnaissance et d'autonomie, tout en interrogeant l'influence — parfois contraignante, parfois inspirante — des parcours migratoires de leurs parents et grands-parents sur leurs propres choix de vie. Elles entretiennent une relation plus libre, critique et personnelle avec leur culture d'origine. Certaines choisissent de s'en détacher, d'autres la réinventent ou réaffirment certaines traditions à leur façon. Certaines se revendiquent à la fois croyantes et féministes, d'autres s'en éloignent ou l'adoptent de manière plus hétérodoxe en s'affranchissant des normes traditionnelles pratiquées par leurs parents. Dans tous les cas, **elles refusent d'être enfermées dans des stéréotypes réducteurs : ni « soumises », ni « victimes », ni « révoltées »**, elles aspirent à être reconnues comme des femmes entières, modernes et autonomes.<sup>10</sup>

« Je veux que mon fils grandisse avec un double héritage : la richesse de ses origines et la force de son avenir. Je veux qu'il connaisse l'entraide, la dignité, la résilience. Car aujourd'hui, je peux le dire avec paix : je suis Fatima, la première femme universitaire de ma famille, celle qui ne dépend d'aucun

## Les femmes de la troisième génération ont exprimé leurs désirs d'émancipation, de reconnaissance et d'autonomie, tout en interrogeant l'influence des parcours migratoires de leurs parents et grands-parents sur leurs propres choix de vie.

*homme pour vivre, je suis libre, je suis fière de mon cheminement et je me protège enfin. »* (Fatima J.)

Elles sont plus visibles et engagées. Elles accèdent massivement à l'enseignement supérieur, investissent les milieux culturels, associatifs et politiques. Elles participent à des luttes multiples : pour l'égalité, contre le racisme, pour la justice sociale, pour l'environnement.

<sup>10</sup> Torreken, C., Bensaïd, N., & Kavadias, D. (2022). Young Belgian Muslims: between religious reactivity and individualization. *Ethnic and Racial Studies*, 45(11), 2049–2068. <https://doi.org/10.1080/01419870.2021.1995017>

Brion, F. (2000). Des jeunes filles à sauver aux jeunes filles à mater : identité sociale et islamophobie. In U. Manço (ed.), *Voix et voies musulmanes de Belgique*. Bruxelles : Presses universitaires Saint-Louis Bruxelles. <https://doi.org/10.4000/books.pusi.11585>.

Poisson, C. (2023). Femmes issues de l'immigration marocaine en Belgique : porteuses de nouvelles pratiques collectives (Analyse IRFAM n° 4). Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations (IRFAM). <https://www.irfam.org/wp-content/uploads/Analyse42023.pdf>



## 6 Conclusion: Des trajectoires diverses mais liées

**Il existe autant de chemins que de femmes, chacun porteur d'une histoire singulière et d'un rapport particulier à l'identité, à la famille, au travail et à la société d'accueil.**



**« Aujourd'hui, j'observe la nouvelle génération de jeunes Marocains en Belgique avec admiration. Ils sont plus sûrs d'eux, plus conscients de leurs droits, moins enclins à se taire. Leurs parents ont pavé la route dans la difficulté, mais eux avancent avec fierté. »**

Certaines deviennent militantes, entrepreneuses, artistes, journalistes, juristes ou professeures. Elles se battent pour que leurs voix comptent, pour que leur belgitude soit reconnue, et pour déconstruire les clichés qui collent encore à leur image. En Belgique on peut citer par exemple Salwa Boujour, journaliste mentionnée déjà plus haut, fondatrice de l'ADIM, l'Association pour la Diversité et l'Inclusion dans les Médias afin de renforcer la représentativité des journalistes minorisé-es dans les médias belges.

*« Aujourd'hui, j'observe la nouvelle génération de jeunes Marocains en Belgique avec admiration. Ils sont plus sûrs d'eux, plus conscients*

*de leurs droits, moins enclins à se taire. Leurs parents ont pavé la route dans la difficulté, mais eux avancent avec fierté. »* (Saida, 1<sup>ère</sup> génération)

Ces récits, loin d'être de simples témoignages individuels, constituent de véritables matériaux d'analyse, révélant les continuités et les ruptures entre les générations, ainsi que les transformations des rapports au genre, à l'identité, à la migration et à la citoyenneté. Ils donnent à voir des subjectivités féminines complexes, politisées, et profondément ancrées dans une histoire migratoire collective encore trop souvent invisibilisée.



L'exploration des récits de vie de douze femmes marocaines, appartenant à différentes générations et trajectoires migratoires, met en évidence la richesse et la diversité de l'expérience migratoire féminine. À travers leurs paroles, se dessinent des itinéraires pluriels, faits de ruptures et de continuités, d'adaptations et de résistances, mais aussi d'initiatives et de réussites. Ces parcours témoignent d'une migration qui ne peut être réduite à un modèle unique: il existe autant de chemins que de femmes, chacun porteur d'une histoire singulière et d'un rapport particulier à l'identité, à la famille, au travail et à la société d'accueil.

Reconnaître cette pluralité des expériences, c'est avant tout affirmer la nécessité d'une écoute attentive et respectueuse. Donner la parole aux femmes ayant vécu un parcours migratoire, c'est **reconnaître leur rôle actif dans la construction de leur destin, mais aussi leur contribution essentielle aux sociétés dans lesquelles elles évoluent**. Leurs récits constituent un **patrimoine** immatériel précieux, porteur de savoirs, de valeurs et de mémoire collective. Valoriser ces histoires, c'est donc participer à une démarche éducative et citoyenne qui favorise la compréhension, la tolérance et le vivre-ensemble.

C'est un **espace d'échange interculturel et intergénérationnel** qui s'ouvre ici, en faisant dialoguer les témoignages de femmes de différentes époques et parcours, où les expériences d'hier éclairent celles d'aujourd'hui. Ce dialogue permet de mieux saisir les continuités et les transformations des migrations marocaines féminines, mais aussi de questionner les représentations sociales qui les entourent. Il s'agit d'un **apprentissage mutuel** : entre générations, entre cultures, entre personnes issues de différents horizons.

**Aborder l'histoire de l'immigration marocaine en Belgique à partir des récits de femmes constitue un acte politique** : c'est refuser les narrations dominantes qui ont longtemps réduit la migration à une question de main-d'œuvre masculine et d'utilité économique, en invisibilisant les rapports de pouvoir hérités du colonialisme, du patriarcat et du racisme structurel. Donner la parole à 12 femmes marocaines, c'est déplacer le regard : des marges vers le centre, de l'objet de politiques migratoires vers des **actrices politiques à part entière**. Cette démarche s'inscrit dans une perspective féministe et décoloniale qui interroge les hiérarchies de savoirs, reconnaît la légitimité des expériences vécues et affirme que les femmes issues de l'immigration ne sont pas seulement *intégrées* à la société belge, mais qu'elles **la transforment, la façonnent, la nourrissent et la contestent**.

En intégrant la **dimension sensible et humaine des récits de vie**, cet outil contribue à la construction d'un regard plus juste et plus nuancé sur les femmes marocaines migrantes et issues de l'immigration, en soulignant leur rôle de passeuses de cultures, de savoirs et de mémoire, mais aussi leur capacité à transformer les sociétés d'origine comme celles d'accueil.

**les femmes issues de l'immigration ne sont pas seulement intégrées à la société belge, mais elles la transforment, la façonnent, la nourrissent et la contestent.**



# Témoignages des femmes



1<sup>ère</sup> génération

# Latifa

« Je crois que le plus beau cadeau que la vie m'ait offert, c'est l'esprit critique. Dès l'enfance, on m'a appris à penser par moi-même, à ne jamais accepter les choses sans les comprendre. Quand on me disait quelque chose, je ne me contentais pas d'obéir. Je posais des questions,

je cherchais le sens, la logique, la vérité. Cette curiosité, cette exigence, m'ont accompagnée toute ma vie, surtout dans les moments où tout vacillait.

Quand mon mari est décédé, il y a déjà dix-sept ans, j'ai traversé un choc immense. Rien ne prépare à la perte de l'être qu'on aime. Autour de moi, chacun avait un avis sur la façon dont je devais vivre mon deuil : combien de temps pleurer, quoi faire, comment prier, ce qu'une femme « respectable » devait ou non faire. J'ai écouté, sans juger. Puis j'ai décidé de m'écouter, moi. Je ne voulais pas suivre les traditions aveuglément. J'ai pris le temps de chercher par moi-même : lire, comparer les textes, interroger les sources religieuses, réfléchir profondément. Et ce que j'ai choisi ensuite, je l'ai fait en conscience. Non pour plaire aux autres, mais parce que cela avait du sens pour moi. C'est cela, à mes yeux, le vrai respect de la foi : un engagement libre, éclairé, sincère.

Pendant plus d'un demi-siècle, j'ai vécu pour les autres. Pour mes enfants, mon mari, mon travail, ma communauté. Puis un jour, j'ai compris que la vie ne m'attendrait pas. Que si je ne pensais jamais à moi, j'allais passer à

côté de ce que j'étais. Alors j'ai décidé de vivre autrement : voyager, découvrir, rire, oser. J'ai appris à me faire plaisir, à exister pour moi, tout en restant fidèle à mes valeurs. Je rêve encore. Mon cœur s'envole parfois vers Cusco, au Pérou. J'aimerais voir ces montagnes, cette lumière. Mais au fond, mon plus grand rêve reste le même : voir mes enfants et petits-enfants réussir, libres, heureux, épanouis.

Pourtant, quand je regarde autour de moi, je vois des changements qui me bousculent. Mes petits-enfants, ici en Belgique, vivent parfois des blessures que nous ne connaissons pas. Ils se sentent stigmatisés, parfois rejetés. Certains parlent avec colère, utilisent des mots qui me font mal, comme « le Blanc », un langage qui n'était pas le nôtre. Quelque chose s'est brisé entre les générations. Beaucoup ont perdu le lien avec le Maroc, d'autres essaient de le recréer. Et souvent, ce sont les femmes qui portent ce travail de mémoire, de transmission, de lien.

Je le dis sans détour : l'immigration marocaine n'a pas été accompagnée comme elle aurait dû l'être. Ni par la Belgique, ni par le Maroc. Ici, on n'a pas vraiment cherché à intégrer les familles ; là-bas, on n'a pas su préserver la connexion avec la culture d'origine. Le résultat, c'est une génération entre deux mondes, parfois perdue. Mais de tout cela, je tire une leçon : si nous ne racontons pas notre histoire, d'autres la raconteront à notre place. Alors je parle. Je témoigne. Telle que je l'ai vécue, telle que je l'ai pensée, telle que je la ressens, avec lucidité, avec foi, et avec amour. »

# Fatma

« Je m'appelle Fatma A. Je suis née en 1942, en Algérie, pendant l'occupation allemande. Mon père était marocain, ma mère algérienne. Petite, j'ai grandi au Maroc, entre les montagnes et les marchés animés, là où la vie était simple, parfois rude, mais remplie de chaleur humaine. Plus tard, j'ai quitté mon pays. Avec mon mari, nous avons pris la route de la Belgique, espérant y trouver une vie plus douce, plus stable. J'avais des papiers français, et son frère vivait déjà ici, malade. Nous venions pour l'aider, mais aussi pour tenter notre chance.

Au Maroc, je n'avais jamais travaillé à l'extérieur. J'étais femme au foyer, entièrement dévouée à ma famille. En Belgique, tout a changé. J'ai dû apprendre à travailler dur, à affronter la fatigue, les longues journées, parfois les injustices. Il m'arrivait de faire plus que ce qu'on me demandait, sans jamais me plaindre. Je me disais : « C'est pour mes enfants. Pour qu'ils mangent, qu'ils aient une vie meilleure. » C'était mon moteur, ma raison de tenir. Mon rêve était simple : avoir une maison à moi, un lieu sûr et digne où mes enfants pourraient grandir. Je ne cherchais ni richesse ni luxe, seulement la stabilité, le confort, la tranquillité d'un foyer à soi.

En arrivant ici, j'ai eu la chance de retrouver ma mère, ainsi que mes frères et sœurs déjà installés. Leur présence a été un grand soutien. Dans ce nouveau pays, leur chaleur m'a rappelé d'où je venais. Peu à peu, la Belgique est devenue mon second foyer. Les voisins belges étaient accueillants ; il n'y avait pas de méfiance, pas

de racisme. J'aimais leur apporter des plats marocains, leur faire découvrir mes recettes. Autour de la nourriture, des liens se créaient, simples et sincères.

Malgré la distance, je n'ai jamais oublié mes valeurs. Ma foi musulmane est restée le fil conducteur de ma vie. Je faisais mes prières, je jeûnais pendant le Ramadan, et j'enseignais à mes enfants le respect, la gratitude et la fidélité à nos traditions. Ces gestes, ces rituels, étaient ma manière de rester connectée à mes racines.

Aujourd'hui, les choses sont plus difficiles. Je n'ai jamais eu la chance d'aller à l'école, ni au Maroc, ni ici. Je ne sais ni lire ni écrire, et cela me complique la vie. Pour les démarches administratives, à la mutuelle ou à la commune, je demande de l'aide, ou j'essaie seule. Parfois, je m'en sors, parfois non. C'est humiliant, mais je garde la tête haute. Le plus douloureux, c'est de sentir que le regard des gens a changé. Il m'arrive qu'on m'évite, qu'on me juge, simplement parce que je porte le voile. Ce n'était pas comme ça avant. J'ai toujours respecté les lois, travaillé honnêtement, élevé mes enfants dans la dignité. Alors, quand on me regarde de travers, ça fait mal.

À mes enfants et petits-enfants, je souhaite l'kheir, le bien. Qu'ils réussissent, qu'ils étudient, qu'ils aient leur maison. Qu'ils restent fiers de leurs origines, qu'ils se souviennent d'où ils viennent, et qu'ils gardent vivant ce lien avec leur histoire. »





1<sup>ère</sup> génération

# Fatna

« Je m'appelle Fatna, j'ai 63 ans et je suis venue du Maroc en Belgique en 1996, à la trentaine. Je viens de Casablanca, une grande ville où j'ai grandi dans une famille modeste mais ouverte, avec cinq frères et une sœur. J'ai eu la chance d'être la seule de ma famille à décrocher un bac en sciences expérimentales, mais malgré mes diplômes, trouver un emploi au Maroc a toujours été très difficile. J'ai fait toutes sortes de petits boulots, de femme de ménage à ouvrière en usine, sans jamais réussir à décrocher ce que je voulais vraiment.

Mon départ pour la Belgique a d'abord été motivé par ma santé : je devais subir une opération des mains à cause d'une polyarthrite. Mais les soins coûtaient trop cher, et je suis restée ici, sans papiers, sans mutuelle, loin de mon fils qui avait alors à peine deux ans et demi. Cette séparation fut une des épreuves les plus douloureuses de ma vie. Heureusement, mes parents ont pris soin de lui. Je travaillais dur à Waterloo, chez des particuliers, pour gagner assez d'argent et obtenir mes papiers. Puis, en 2000, j'ai pu enfin faire venir mon fils.

Les débuts ont été très difficiles pour lui, il pleurait, réclamait sa famille. Il a fallu du temps, de la patience, et beaucoup d'amour pour qu'il s'adapte à cette nouvelle vie. J'ai tout fait pour qu'il ait une bonne éducation, et aujourd'hui, il est ingénieur en intelligence artificielle, ce dont je suis très fière. Je me suis remariée ici, par amour, mais ce fut compliqué. Mon mari vivait sous le poids de sa famille, et malgré nos efforts, la relation n'a pas tenu. J'ai fini par partir, car je voyais que je me perdais moi-même à essayer de faire fonctionner une situation impossible.

Venir en Belgique a été un choc culturel énorme. Au Maroc, j'étais libre, je portais ce que je voulais, je vivais selon mes propres règles. Ici, en Belgique, j'ai dû apprendre à me contrôler, à faire face aux jugements, même au sein de ma propre famille. J'ai dû me battre pour mon indépendance, quitter un logement chez des proches qui ne comprenaient pas ma volonté de travailler et de vivre autrement.

J'ai aussi découvert que la mentalité des Marocains ici pouvait être plus rigide et fermée que ce que j'avais connu au Maroc. Entre jalousies, médisances et discriminations, cela m'a parfois épuisée. Mais j'ai toujours gardé mon caractère fort, ma foi dans le respect et la liberté de chacun. J'ai travaillé bénévolement avec des groupes de femmes, essayé de créer du lien, même si ça n'a pas toujours été facile.

Avec le temps, j'ai compris que ma force venait de l'éducation que j'avais reçue : mes parents m'ont appris la liberté de choix, la responsabilité et le respect. C'est aussi ce que j'essaie de transmettre à mon fils, avec qui je communique beaucoup, malgré nos différences et ses habitudes modernes qui m'inquiètent parfois.

Mon conseil pour les jeunes filles d'aujourd'hui ? Profitez de votre jeunesse, étudiez, voyagez, construisez votre vie avant de penser au mariage. La vie est courte, il faut savoir s'épanouir et ne pas rester prisonnière d'un modèle qui ne vous convient pas.

Je suis fière du chemin parcouru, malgré les douleurs et les difficultés. Je crois que chacun doit trouver en soi la force d'avancer, de vivre en paix avec soi-même, car personne ne peut le faire à votre place. La vie est un cadeau qu'il faut savoir chérir et construire, pas un poids à porter. »

# Saida

« Depuis que je suis enfant, j'ai toujours rêvé de venir en Europe. Ce n'était pas un rêve vague ou lointain : c'était un véritable désir d'évasion, de liberté, de découverte. Pendant longtemps, ce rêve est resté enfoui, jusqu'au jour où ma fille aînée est partie en France pour faire ses études. En lui rendant visite, j'ai été profondément touchée par ce que j'ai vu ici : le respect entre les gens, la liberté de penser, de parler, de vivre à sa façon. En toute honnêteté, je n'aimais pas ma vie au Maroc. Là-bas, le rôle de la femme est souvent limité : se marier, avoir des enfants, s'occuper de sa famille. C'est tout. Mais moi, j'avais d'autres envies, d'autres projets.

Petit à petit, j'ai commencé à voyager en France, puis en Belgique. Lors d'un de mes séjours, une jeune fille de ma famille, enceinte et seule, m'a demandé de rester avec elle. J'avais 38 ans à l'époque, pas de titre de séjour, mais une décision déjà prise : je voulais m'installer en Europe. La jeune fille a proposé de m'aider à régulariser ma situation. Nous sommes allées à la commune, je me suis inscrite, et au bout de six mois, j'ai obtenu ma carte de séjour. Ce n'est qu'après cela que j'ai informé mon mari, qui a accepté ma décision.

Je suis restée auprès de la jeune fille jusqu'à son accouchement. Puis, naturellement, mes pensées se sont tournées vers mes enfants. Je voulais qu'ils me rejoignent, leur offrir un avenir meilleur. J'ai trouvé un petit studio et entamé le long et difficile processus du regroupement familial. Ce fut un combat de plusieurs années.

Mais quand on a un objectif, on apprend à être patiente, à se battre, à trouver des solutions. Vivre ici m'a permis de découvrir une autre façon d'être femme. Ce que j'ai le plus apprécié, c'est la liberté. J'ai aussi été marquée par le respect, la communication, l'entraide. Au début, je n'avais pas beaucoup de contacts avec d'autres Marocains, j'avais besoin de temps pour comprendre, pour m'adapter.

Après dix ans d'efforts, mes enfants ont enfin pu me rejoindre. Mais peu de temps après, je suis tombée malade. Heureusement, j'ai été très bien prise en charge ici, accompagnée, écoutée. Mon seul regret aujourd'hui, c'est de ne pas avoir pu aller plus loin dans mes études. Si je pouvais remonter le temps, je reprendrais le chemin de l'école, j'irais plus loin, je ferais d'autres choix.

Je regarde aujourd'hui les jeunes issus de l'immigration marocaine avec fierté. Ils sont plus ouverts, mieux intégrés, occupent des postes importants, participent activement à la société belge. C'est une évolution positive.

Aux jeunes filles, je dis : gardez l'esprit ouvert, poursuivez vos études, ayez confiance en vous. Les valeurs que j'essaie de transmettre sont la générosité, l'intégrité et la capacité d'écoute.

Et aux femmes plus âgées, je conseille : acceptez votre parcours, restez bienveillantes, prenez soin de votre santé... et surtout, vivez pleinement chaque instant. »





2<sup>e</sup> génération

# Asma

« Je m'appelle Asma. Je suis née en Belgique, au sein d'une famille marocaine à la fois aimante, protectrice et profondément attachée à ses valeurs. Mes parents ont quitté leur pays natal avec l'espoir d'offrir à leurs enfants un avenir meilleur, convaincus que l'éducation serait notre passeport vers la dignité et la réussite. Mais derrière ce rêve, il y avait une réalité bien plus complexe: celle d'une double appartenance, parfois difficile à concilier.

Mon parcours en Belgique n'a jamais été un long fleuve tranquille. Il ne s'agit pas seulement d'un chemin scolaire ou professionnel, mais d'une véritable quête identitaire, un combat à la fois intérieur et extérieur. Très jeune, j'ai compris que mes origines marocaines et ma foi musulmane seraient perçues comme des marqueurs, parfois comme des obstacles. Il ne suffisait pas d'être compétente: il fallait constamment prouver, justifier, rassurer. J'ai souvent eu le sentiment de devoir mériter ma place, comme si ma présence devait être légitimée à chaque instant.

À l'école, les difficultés se sont vite accumulées. Mes stages étaient sans cesse critiqués, mes notes semblaient toujours en deçà de mes efforts, et lorsque, malgré tout, j'excellais, je sentais dans certains regards cette gêne, cette incompréhension: comment une femme musulmane pouvait-elle enseigner à des enfants belges? Les mots parfois tombaient, durs, blessants: « Ici, tu n'auras pas ton diplôme. » À ce moment-là, j'ai vacillé. Mais au lieu de céder, j'ai choisi de redoubler d'efforts. Je travaillais deux fois plus, souvent la nuit, tout en cachant mes peines à mes parents pour ne pas les inquiéter.

C'est en changeant d'école que j'ai pu enfin respirer. Dans ce nouvel environnement, j'ai senti l'ouverture, la bienveillance, la reconnaissance de mon travail. Ce n'était plus ma différence qu'on remarquait, mais mes compétences. Cette expérience m'a prouvé qu'avec de la persévérance et de la foi en soi, il est possible de transformer l'injustice en force.

Devenue professeure, j'ai dû à nouveau affronter des stéréotypes: « Tu ne bois pas? Tu n'as pas de relation avant le mariage? » Ces remarques, que d'autres auraient pu vivre comme des attaques, m'ont au contraire renforcées. Elles m'ont permis d'affirmer sereinement mes valeurs. Peu à peu, c'est ma rigueur, mon engagement et mon sens du respect qui m'ont valu l'estime de mes collègues.

Aujourd'hui, j'observe la nouvelle génération de jeunes Marocains en Belgique avec admiration. Ils sont plus sûrs d'eux, plus conscients de leurs droits, moins enclins à se taire. Leurs parents ont pavé la route dans la difficulté, mais eux avancent avec fierté.

Aux jeunes femmes d'ici, je dirais ceci: les études sont la clé, la véritable arme de l'émancipation. Mais n'oubliez jamais vos racines. Elles ne sont pas un fardeau, mais une richesse.

Mon parcours a été une longue marche vers la légitimité et le respect. Aujourd'hui, je ne cherche plus à plaire ni à prouver. Je me tiens droite, fière, ancrée dans mes valeurs. Le regard des autres ne me pèse plus, il me rappelle simplement le chemin parcouru. »

# Farida

« Je m'appelle Farida. Fille d'un père courageux et d'une mère forte, j'ai grandi dans un foyer où le mot dignité avait un sens profond. Mon père répétait souvent : « Ne laissez pas les chiens vous manger », une phrase qui, enfant, me paraissait dure, mais que je comprends aujourd'hui comme un appel à la résistance, à la fierté. Mes parents m'ont appris à ne jamais baisser la tête, à toujours me battre, même lorsque la vie semble injuste.

Mes parents étaient un pilier pour moi, j'aurais aimé m'occuper d'eux davantage quand ils sont tombés malades, mais les contraintes de la vie m'en ont empêchée, ce qui engendre chez moi une culpabilité constante. Les voir décliner, jour après jour, a été une épreuve que je n'oublierai jamais. J'étais leur fille, mais je suis devenue aussi leur soutien. Je n'avais pas le droit de m'effondrer. C'est ce que mes parents m'avaient transmis : tenir bon, coûte que coûte. Quand ils sont partis, j'ai ressenti un vide immense, un chagrin impossible à combler. Mais en même temps, j'ai compris que leurs valeurs, leur courage, vivaient désormais en moi.

Aujourd'hui encore, je porte leur héritage dans ma façon de voir le monde. Ici, en Belgique, j'observe des quartiers qui se ferment sur eux-mêmes, où les gens se regroupent par origine, comme s'ils recréaient leur village d'autrefois. Cela me dérange. Je crois profondément à la mixité sociale, à l'échange, à la

rencontre. L'espace public appartient à tous, sans distinction. Je refuse l'idée que certains s'approprient des lieux comme s'ils étaient leur territoire. Nous vivons ensemble, et cette coexistence devrait être une richesse, pas une barrière. C'est ce message que je veux transmettre à mes enfants : ouvrir les portes, pas les refermer.

Je dois l'avouer, je n'ai pas toujours cru en moi. J'ai accepté les contraintes. Mais si je n'ai pas pu choisir pleinement ma propre voie, j'ai tout donné pour que mes enfants puissent choisir la leur. Ma fierté, c'est d'avoir élevé des enfants libres, autonomes, capables de penser par eux-mêmes. Quand ma fille me dit : « Maman, je veux choisir ma vie », je sens que j'ai réussi l'essentiel.

Aujourd'hui, je cherche à me réinscrire dans la vie active. Peu importe la nature du travail : ce qui compte, c'est le sens qu'il me donne. Me lever le matin en sachant que j'ai un but, une utilité, c'est ce qui me fait me sentir vivante. Je ne veux pas disparaître dans le silence, je veux continuer à exister, à avancer.

Je me sens profondément liée aux femmes marocaines, ici ou là-bas, qui se battent, s'affirment, revendiquent leur place. Leur courage m'inspire chaque jour. Comme elles, je veux croire qu'il n'est jamais trop tard pour se choisir, pour avancer, pour exister pleinement. »





2<sup>e</sup> génération

## Fatima B.

« Je suis née entre deux mondes : celui du Rif, chargé de traditions, de silences et de fierté cachée, et celui de la Belgique, plus froid parfois, mais porteur d'espoirs, de libertés et de possibles. Très jeune, j'ai compris que ma place, en tant que fille, serait plus difficile à défendre. On m'avait appris à obéir, à me taire, à suivre les chemins tracés par d'autres. Mon premier mariage m'a enfermée dans cette logique : celle où la femme appartient à la maison, où son rôle se limite à servir et à se taire. J'étais étouffée. Et un jour, j'ai dit stop.

Ce moment-là a tout changé. Contre toute attente, mon père, un homme rifain, fier, mais devenu plus ouvert avec le temps, m'a soutenue. Son regard a été ma lumière. Pour la première fois, je sentais qu'il croyait en ma capacité de décider par moi-même. J'ai quitté cette vie qui m'étouffait. J'ai vécu seule, travaillé, et surtout, j'ai repris ma liberté.

Je voulais étudier. Comprendre. Transmettre. J'ai remarqué qu'il manquait des professeurs de religion islamique, surtout des femmes capables d'enseigner avec douceur et intelligence. Avec quelques amies, nous avons décidé de nous lancer. J'allais chercher mes livres en Hollande, car ici, en Flandre, il n'y avait rien. Je me suis formée, j'ai appris, j'ai enseigné. Mais très vite, dans les écoles, j'ai senti le poids des préjugés. On parlait de « nos enfants » comme s'ils étaient perdus d'avance, comme s'ils portaient déjà l'échec sur leurs épaules. Ces paroles m'ont blessée, mais elles ont surtout réveillé ma détermination.

J'ai alors choisi de poursuivre des études en travail social, pour aller plus loin, pour comprendre les mécanismes qui enferment

ces jeunes dans des étiquettes. Étudier tout en travaillant à plein temps, en élevant mes enfants et en gérant la maison, c'était un marathon. Mon mari m'a lâchée en chemin, mais moi, je ne me suis pas lâchée. Petite, je n'avais pas eu ma chance. Adulte, je me la suis donnée.

Lorsque je suis arrivée chez Citizenne, j'ai trouvé un espace où je pouvais enfin être pleinement moi. Une équipe humaine, bienveillante, ouverte. Là-bas, on m'écoutait. On me laissait exister avec toute la richesse de mes identités. Pourtant, même dans des milieux dits ouverts, je ressens parfois les barrières invisibles, les hésitations, la peur de l'autre. Bruxelles m'a libérée, c'est vrai, ici, je peux marcher la tête haute, mais la liberté n'est jamais totalement acquise.

Au fil des années, j'ai aussi réappris à aimer le Maroc, le Rif. Longtemps, j'avais rejeté cette région, trop chargée de souvenirs douloureux. Mais un projet autour des chants Izran m'a réconciliée avec elle. Mon père s'est mis à raconter, à transmettre. À travers ces voix de femmes, j'ai redécouvert une mémoire oubliée. Et en les écoutant, j'ai retrouvé une partie de moi.

Aujourd'hui, je suis fière. Fière de mes enfants, de mon parcours, et de cette communauté qui évolue. Fière de voir des Marocains et Marocaines présents dans les écoles, les hôpitaux, les médias. Nous ne sommes plus une main-d'œuvre, nous sommes des citoyens à part entière. La route est encore longue, mais je crois aux ponts : entre les cultures, entre les générations... et surtout, entre les parties de nous-mêmes qu'on a parfois oubliées. »

# Fathia

« J'ai appris à travailler, à observer, à ne rien dire parfois, mais à tout comprendre. Ce silence, longtemps vécu comme une contrainte, est devenu ma plus grande richesse. Aujourd'hui, c'est cela que je transmets à mes enfants : la capacité d'avancer avec autonomie, confiance et ouverture, sans jamais renier qui l'on est.

Je suis née dans une famille marocaine où, très tôt, j'ai été celle sur qui l'on pouvait compter. Mon père, que j'aimais profondément, m'a transmis tant de choses : la force, la sagesse, la patience, mais aussi un humour discret, un regard tendre sur la vie. Il m'a vue, reconnue, valorisée. Il me disait parfois, avec un sourire un peu coupable, qu'il aurait aimé que je sois un garçon. Mais je ne l'ai jamais mal pris. Au contraire, je le voyais comme une marque de confiance, comme s'il me disait : « Toi, tu es capable de porter ce que d'autres n'osent pas. » Et j'ai porté.

Dès l'adolescence, j'ai pris les responsabilités que d'autres enfants n'ont pas à porter : les papiers administratifs, les courses, la gestion de la maison, les devoirs de mes frères et sœurs. Ma mère voulait surtout m'apprendre à être une bonne épouse, à tenir un foyer. Mon père, lui, pensait différemment. Il me disait : « Ne t'inquiète pas, un jour, on trouvera tout à manger dehors. » Cette phrase, pleine de malice et de vision, signifiait qu'il croyait en un monde où les femmes n'auraient plus à rester confinées à la cuisine. Il voulait que je m'instruise, que je sois libre. Grâce à lui, j'ai appris à marcher droite, à trouver ma place dans la société belge, sans jamais me sentir déchirée entre deux cultures.

Devenue infirmière, j'ai trouvé dans ce métier un prolongement naturel de ce que j'avais appris à la maison : écouter, observer, soigner sans juger. J'ai accompagné des personnes fragiles, des familles brisées, des femmes fortes. J'ai vu tant d'histoires se répéter : des mères surprotectrices envers leurs fils, comme pour combler l'absence d'un père, et certains hommes qui peinent à devenir autonomes. Je ne dis pas cela pour blâmer, mais avec lucidité. Nous portons toutes les traces de nos blessures, et parfois, sans le vouloir, nous les transmettons.

Mon parcours n'a pas été simple. Il est tissé de responsabilités précoces, de silences lourds, d'obstacles à surmonter, mais aussi d'une immense fierté. Fière de mes parents, de mes enfants, et de la femme que je suis devenue. Fière d'avoir tenu debout quand il le fallait, d'avoir trouvé ma force dans la discrétion, et ma voix dans le calme. J'ai appris à détecter les tempêtes avant qu'elles n'éclatent, à les gérer sans me laisser emporter.

Aujourd'hui, je transmets à mes enfants un tronc solide, comme celui d'un arbre profondément enraciné. Je veux qu'ils poussent haut, qu'ils s'ouvrent au monde, tout en gardant cette force tranquille héritée de leurs aïeux. À celles qui viendront après moi, je veux dire : écoutez-vous, écoutez les femmes d'expérience, et surtout, osez. Même dans le silence, on peut grandir. On peut devenir des femmes debout, fières et libres. »





2<sup>e</sup> génération

## Zoubida

Une absence de lien qui m'a empêchée de transmettre à mes enfants la langue et les valeurs marocaines. Mes filles, en particulier, me rappellent parfois qu'elles auraient aimé parler le marocain et que la langue aurait été plus facile à apprendre si elles l'avaient pratiquée dès leur enfance. C'est un regret doux-amer, car je vois aussi que malgré tout mes enfants ont été imprégnés de cette culture syrienne qui m'est chère. Je ne ressens aucune culpabilité car je pense que chacun fait de son mieux selon ses moyens et les circonstances. Mon identité est le fruit de différentes cultures et cette richesse fait de mes enfants des individus uniques.

« Je suis née au Maroc dans la ville de Casablanca mais mes parents sont des Amazighs de la province de Ouarzazate, une région où ce sont les hommes qui prennent la parole publiquement mais où les femmes, bien qu'invisibles en apparence, détiennent un pouvoir caché et essentiel. Je l'ai observé depuis toujours, c'était souvent la sagesse des femmes qui guidaient les hommes dans leurs décisions.

L'une des choses marquantes de ma vie est le lien que j'ai toujours eu avec les histoires. Dès mon enfance, j'ai été fascinée par les récits qui ont traversé les âges et les cultures. Cette passion m'a poussée à me former à l'hypnose, qui utilise aussi les histoires mais pour soigner. Mon travail dans ce domaine a été nourri par une profonde connexion avec l'autre, et surtout avec l'invisible, cette part de nous qui reste souvent cachée. Cela m'a permis de rencontrer des personnes très différentes et riches d'enseignement. C'est dans cette diversité que j'ai trouvé ma voie.

Je suis arrivée en Belgique à l'âge de deux ans et du fait du travail de mon père, j'ai évolué dans un milieu culturel différent. Plus tard, mes passions pour la lecture et le conte ont accentué mon immersion dans la culture occidentale. Ces activités m'ont permis de me connecter à moi profond, à un moment où j'étais en quête de mon identité. Ce début de parcours ne m'a pas permis de m'intégrer dans la communauté marocaine de Belgique et lorsque j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari et qui était d'origine syrienne, j'ai découvert encore une autre culture, une autre langue, un autre monde. La Syrie est devenue mon « autre pays ». Les vacances que j'y passais m'ont permis au cours des années de renforcer cette nouvelle identité. Je n'étais plus uniquement Marocaine et citoyenne belge. C'est un aspect de mon identité que je n'avais pas anticipé et qui a profondément changé ma perception du monde mais qui en même temps m'a encore plus éloignée de mon identité marocaine et c'est peut-être là que réside l'un de mes regrets : une absence de lien fort avec les autres femmes marocaines d'ici.

Aujourd'hui, je n'ai pas de regrets lourds, juste cette sensation de ne pas avoir pleinement exploré la richesse de ma culture marocaine ici, en Belgique. Mais je n'oublie pas non plus que ma vie est un kaléidoscope de cultures, et c'est cette diversité qui fait la beauté de mon parcours. Quand je regarde mes enfants, je me dis que, même si je ne leur ai pas tout transmis, ils ont reçu une richesse différente. Et c'est peut-être cela, au fond, qui compte le plus : ne pas chercher à être parfaite, mais à offrir aux autres une part de ce que l'on est, avec ses racines et ses influences multiples. »

# Fatima J.

Je m'appelle Fatima, née en Belgique, dans une famille marocaine où les blessures se transmettent souvent en silence. Mon histoire ne commence pas avec moi, mais bien avant, avec celle de ma mère. À sept ans, elle était déjà « boniche », levée à l'aube pour pétrir le pain avant d'aller à l'école. Si elle osait dire non, les coups pleuvaient. Mon grand-père travaillait énormément, il devait assurer la survie de sa famille nombreuse. La pauvreté, les lessives à la main, les humiliations... c'est dans cette dureté que ma mère a grandi. Et c'est cette même force qui l'a poussée à fuir un mariage violent pour nous protéger, mes frères, ma sœur et moi.

Moi, je n'avais que deux ans lorsque mon père a tenté de l'étrangler. Ce jour-là, elle a vu la mort de près. Nous avons été placés dans un foyer pour femmes battues. Mon « géniteur » n'a plus jamais demandé après nous. Je l'ai revu, une seule fois, à 22 ans. Il m'a simplement demandé si j'étais diplômée. Pas un mot tendre, pas un regard de père. Rien. Ce vide, je l'ai longtemps porté comme une blessure ouverte. Et puis, à force de thérapie, j'ai appris à devenir la mère de la petite Fatima en moi. À lui dire : « Ne t'inquiète pas, je suis là, je te protège. »

Notre vie en Belgique n'a pas été facile. Nous étions cinq dans un petit appartement sans chauffage. À douze ans, je tirais un caddie rempli d'un bidon de pétrole pour réchauffer la maison. À trente-trois ans, j'ai dû retourner vivre chez ma mère. Pendant cinq ans, j'ai économisé chaque centime, renoncé aux sorties, aux voyages, pour pouvoir acheter mon propre logement à trente-huit ans. Cet appartement, c'est bien plus qu'un toit : c'est une victoire, un symbole d'indépendance conquise à la sueur de mes efforts.

À l'école, personne ne m'a jamais demandé ce que je voulais devenir. Mon professeur de religion, en guise d'orientation, m'a simplement pointé la haute école de quartier. Je ne savais même pas ce qu'était une université. J'étais l'aînée, sans modèle, sans guide. Mais j'ai persisté. J'ai obtenu un bachelier en sciences économiques option tourisme. Puis un jour, j'ai compris que ce n'était pas suffisant. À trente ans, je cumulais les petits boulots sans stabilité. C'est en suivant un DES en Management à l'ICHEC, que j'ai suivi des cours de Ressources Humaines, une révélation pour moi et par la suite un bilan de compétences a confirmé ceci : il m'a révélé que j'avais le profil d'une médecin ou d'une directrice RH. Alors j'ai repris mes études. J'ai décroché un master en sciences du travail, puis une spécialisation en RH. J'avais trente-cinq ans quand j'ai enfin commencé ma « vraie » carrière. Célibataire, sans filet familial, j'ai avancé seule. Les discriminations, je les ai connues. Toujours deuxième derrière une candidate belge, toujours « surqualifiée » ou « pas tout à fait le profil ». Être étrangère ici, c'est porter une infirmité invisible.

Mais malgré tout, je suis debout. À celles qui viennent après moi, je dis : étudiez, osez, partez s'il le faut. Le monde est vaste. Et surtout, n'oubliez jamais vos racines. La langue, la culture, la foi, ce sont nos piliers.

Je veux que mon fils grandisse avec un double héritage : la richesse de ses origines et la force de son avenir. Je veux qu'il connaisse l'entraide, la dignité, la résilience. Car aujourd'hui, je peux le dire avec paix : je suis Fatima, la première femme universitaire de ma famille, celle qui ne dépend d'aucun homme pour vivre, je suis libre, je suis fière de mon cheminement et je me protège enfin. »





3<sup>e</sup> génération

# Safae

« Je m'appelle Safae, j'ai 25 ans et je suis infirmière à Bruxelles. J'ai grandi dans une famille aimante, au sein d'une fratrie de deux frères et une sœur, et j'ai été immergée dans la culture belge tout en gardant un lien fort avec mes racines marocaines. En tant que Belge d'origine marocaine, j'ai toujours trouvé un équilibre entre les deux cultures, et le Maroc reste une part importante de mon identité.

Je me souviens de mes premiers voyages au Maroc, et celui de la dernière fois, en 2022, m'a marqué. En revenant, j'ai vu à quel point le pays avait évolué, et notamment Tanger, que j'ai adoré redécouvrir. J'aime le Maroc, son souk, sa nourriture et bien sûr, ma famille qui y vit encore.

Même si je me sens à la fois belge et marocaine, je n'ai jamais ressenti de discrimination. J'ai eu la chance de grandir dans un environnement ouvert, où mes parents m'ont toujours soutenue, peu importe mes choix. Cela a été crucial quand, après un échec en études de professeur, j'ai décidé de me réorienter vers les soins de santé. Sur les conseils de ma tante, infirmière, je me suis lancée dans cette voie et j'ai trouvé ma véritable vocation. Aujourd'hui, je suis heureuse et épanouie dans ce métier. Mes racines marocaines, je les vis au quotidien, que ce soit à travers la cuisine, la religion ou les traditions. Mon mariage, par exemple, se fera de manière traditionnelle, comme je l'ai

toujours rêvé. Et, même si je vis en Belgique, je n'oublie pas les valeurs marocaines: respect, entraide, et amour de la famille.

Je trouve que la société belge est plus inclusive que d'autres pays. Les femmes marocaines y sont mieux acceptées et mieux intégrées. Même si je n'ai jamais subi de stéréotypes ici, je remarque que l'intégration des Marocains s'est bien passée, surtout avec des figures d'origine marocaine occupant des postes à responsabilité, comme ma cheffe de service. Cela montre que nous avons réussi à nous insérer dans le tissu social.

En voyant l'évolution des femmes au Maroc, je me réjouis de constater qu'elles sont de plus en plus libres et indépendantes, contrairement à ce que me racontait ma mère sur sa propre jeunesse. Lors de mes visites, je vois que les mentalités ont changé, et cela m'encourage.

Pour la génération à venir, je veux transmettre les valeurs d'effort, de persévérance et de respect des traditions. Il est important de rester fidèle à ses racines tout en étant libre de faire ses choix. À mes futures filles, je dirai de se respecter, de ne pas se laisser influencer par les autres et de poursuivre leurs rêves, quelles que soient les difficultés. Je crois fermement que l'avenir des femmes marocaines réside dans cette liberté d'être soi-même tout en honorant ses origines. »

# Nawal

« Je m'appelle Nawal, j'ai 31 ans, et je suis prof d'anglais en promotion sociale, enseignant à des adultes. Je me sens belge, mais aussi profondément marocaine. Ce lien avec le Maroc, je l'entretiens à travers la langue, même si je parle peu le darija, mais je le comprends grâce à ma famille. La cuisine marocaine, l'art et l'architecture du pays, et mon rêve de visiter Fès nourrissent mon quotidien.

Être une femme d'origine marocaine en Belgique n'est pas toujours facile. Le racisme ordinaire, aussi au travail, où on me prenait parfois pour une étudiante, pour la secrétaire ou la femme de ménage, m'a souvent fait douter de ma légitimité. Pourtant, j'ai persévéré, et j'ai choisi d'enseigner plutôt que de poursuivre dans la traduction. J'ai un parcours dont je suis fière, même si le poids des préjugés est toujours présent.

Dans ma jeunesse, les discriminations étaient aussi présentes : racisme, stéréotypes, et même des remarques sur mes cheveux bouclés, que j'ai longtemps lissés pour « m'intégrer ». Aujourd'hui, je les assume pleinement. Je trouve que la société belge a une vision étroite de la femme marocaine, souvent réduite à un rôle de femme au foyer qu'il faudrait « libérer ». Cela me révolte.

Mon histoire familiale est importante pour moi. J'ai appris récemment que mon arrière-grand-père avait participé à la guerre du Rif, et ça m'a touchée profondément. J'aime poser des questions à mes parents, reconstituer ce passé, même si je suis frustrée de ne pas en savoir plus. Dans la vie de tous les jours, la culture marocaine reste très présente : la

religion, la cuisine, le henné sur les mains, mais aussi l'hospitalité et le rituel du thé à la menthe, que l'on partage avec générosité.

Cela dit, certains aspects de la culture marocaine, comme la charge mentale des femmes, me posent question. J'ai la chance d'avoir été élevée dans une famille qui m'a poussée à l'indépendance, et je suis la première de ma famille à avoir fait des études supérieures. Mon parcours m'a permis de m'épanouir, mais je vois aussi autour de moi des jeunes femmes qui optent pour une vie plus traditionnelle, souvent par habitude ou manque d'alternatives.

Je pense que ma génération, née dans les années 90, est plus libre que celle de nos mères, même si des jeunes autour de moi choisissent encore des vies traditionnelles. L'intégration ne me semble pas problématique, mais je vois aussi de plus en plus de jeunes qui songent à partir à cause des discriminations persistantes.

L'éducation est pour moi essentielle. Elle m'a permis de développer mon ouverture d'esprit et mon empathie. C'est ce que j'aimerais transmettre à la génération future : être curieuse, audacieuse, bienveillante. Ce sont des valeurs qui ouvrent des portes, qu'on peut découvrir à travers l'éducation et les opportunités qu'elle offre.

Si un jour j'ai des enfants, je leur transmettrai la curiosité, la gentillesse et la bienveillance. Ce sont des valeurs simples, mais fondamentales. Et je crois qu'avec ça, on peut aller loin. »



## 7 Références

### Références académiques

Abu-Lughod, L. (2013). *Do Muslim women need saving?* Harvard University Press.

Andrée, J., & Bousetta, H. (2001). *Femmes immigrées et participation associative*. Bruxelles.

Balibar, É. (2001). *Nous, citoyens d'Europe? Les frontières, l'État, le peuple*. La Découverte.

Bilge, S. (2010). *Beyond subordination vs. resistance: An intersectional approach to the agency of veiled Muslim women*. *Journal of Intercultural Studies*, 31(1), 9–28. <https://doi.org/10.1080/07256860903477662>

Bousetta, H. (2000). Immigration, intégration et citoyenneté: enjeux et ambiguïtés. *Revue européenne des migrations internationales*, 16(2), 7–24.

Collectif (2024), *(Grands-)mères en lumière*. Maelström Editions

Crenshaw, K. (1991). *Mapping the margins: Intersectionality, identity politics, and violence against women of color*. *Stanford Law Review*, 43(6), 1241–1299. <https://doi.org/10.2307/1229039>

De Bouy, R., & Cailliez, F. (2007). *Femmes d'origine marocaine en Belgique*. Fondation Roi Baudouin. Delphy, C. (1998). *L'ennemi principal*. Tome 1: Économie politique du patriarcat. Syllepse.

El Miri, N. (2016). *Femmes marocaines en Belgique: entre héritages migratoires et nouvelles mobilités*. UCLouvain.

Essed, P. (1991). *Understanding Everyday Racism: An Interdisciplinary Theory*.

Farris, S. R. (2017). *In the name of women's rights: The rise of femonationalism*. Duke University Press.

Fassin, D. (2010). *La raison humanitaire*. Seuil.

Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité*. Tome 1: *La volonté de savoir*. Gallimard.

Giddens, A. (1984). *The constitution of society: Outline of the theory of structuration*. Polity Press.

Kergoat, D. (2000). *Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe*. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), 16–25.

Lugones, M. (2007). *Heterosexualism and the colonial/modern gender system*. *Hypatia*, 22(1), 186–209. <https://doi.org/10.1111/j.1527-2001.2007.tb01156.x>

Mahmood, S. (2005). *Politics of piety: The Islamic revival and the feminist subject*. Princeton University Press.

Martiniello, M., & Rea, A. (2012). *Une brève histoire de l'immigration en Belgique*. Fédération Wallonie-Bruxelles.

Mohanty, C. T. (2003). *Feminism without borders: Decolonizing theory, practicing solidarity*. Duke University Press.

Poole, E. (2002). *Reporting Islam: Media representations of British Muslims*. I.B. Tauris. Said, E. W. (1978). *Orientalism*. Pantheon Books.

Sayad, A. (1999). *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Seuil.

Schoonvaere, Q. (2014). *Belgique–Maroc: 50 ans de migration. Étude démographique sur la population d'origine marocaine en Belgique*. Myria.

Scott, J. W. (1986). *Gender: A useful category of historical analysis*. *The American Historical Review*, 91(5), 1053–1075. <https://doi.org/10.2307/1864376>

Segalen, M. (2010). *Sociologie de la famille* (6e éd.). Armand Colin.

Simon, P. (2008). *La lutte contre les discriminations ethniques: politiques publiques et pratiques sociales*. *Sociologie du travail*, 50(1), 30–45.

### Rapports institutionnels

Myria. (s.d.). *Rapports et analyses sur les migrations et les discriminations en Belgique*.

### Ressources en ligne et supports audiovisuels

Boucif, M. (Réalisateur). (2009). *La couleur du sacrifice* [Film]. <https://www.youtube.com/watch?v=8zGkO42faFE>

Centre d'Action Laïque. (2021). *Histoire de l'immigration marocaine en Belgique*. Échos Laïques. Immigration marocaine en Belgique. (s.d.). <https://immigration-marocaine-en-belgique.be/>

Oulad Ben Taib, H. (s.d.). *Pionnières de l'immigration marocaine dans la commune de Molenbeek-Saint-Jean* (Mémoire).

Zayneb. (s.d.). <https://www.zayneb.be>

### Pour aller plus loin

N'hésitez pas à parcourir les nombreuses ressources d'AWSA-Be accessibles gratuitement sur le site :



[www.awsa.be/outils](http://www.awsa.be/outils)

Et notamment :

- ◇ [Anthologie des féministes arabes](#)
- ◇ [Féminismes au Maroc](#)
- ◇ [Féminismes et activisme en migration](#)
- ◇ [Héritage et Renouveau](#)

Mais aussi...

Kolly M. (dir.) (2023). *HERstory, féminisme, minorité et visibilité*. La lettre volée.

Lazali, K. (2018). *Le trauma colonial*. Editions la découverte.

Slaoui N. (2024). *Notre Dignité*. Stock.

Slaoui N. (2022). *Illégitimes*. Fayard

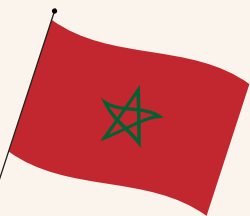
### EXPOSITION

## Voies des femmes : l'immigration marocaine en Belgique

Notre exposition-photo est disponible à l'emprunt. Si vous souhaitez accueillir l'exposition dans vos locaux, n'hésitez pas à nous contacter sur notre adresse : [awsabe@gmail.com](mailto:awsabe@gmail.com).

## LIGNE DU TEMPS

# Les grandes étapes de l'immigration marocaine en Belgique



**XIX<sup>e</sup>  
siècle**

### Premiers contacts entre le Maroc et la Belgique

Liens commerciaux et culturels, mobilités ponctuelles entre le Maghreb et l'Europe occidentale.

**1910 – 1913**

Arrivée de ~250 Juif-ves marocain-es; fondation de l'Association des Juifs Marocains en Belgique.

Première structuration communautaire; présence longtemps oubliée des historiographies belges.

**1914 – 1918**

Soldats marocains en Belgique pendant la Première Guerre mondiale.

~30 000 Marocains enrôlés par l'armée française combattent en Belgique. Certains s'installent ensuite comme ouvriers.

**Années 1930**

### Ouvriers marocains dans les mines (Hainaut, Liège)

Près d'un millier de mineurs marocains actifs dans le Hainaut et la région liégeoise. Début d'une présence ouvrière marocaine.

**1946**

### Reprise économique et recrutement massif de main-d'œuvre

Après-guerre, la Belgique recrute en priorité des Italiens, puis cherche d'autres nationalités.

**1964**

### Accord bilatéral Belgique–Maroc

Signature officielle autorisant le recrutement de travailleurs marocains. Début d'une migration massive et organisée.

**Fin des années 1960**

### Arrivée des premières femmes (regroupement familial)

Début de la féminisation de la migration. Les femmes stabilisent les familles, créent les premiers espaces de solidarité.

**Années 1970**

### Installation durable des familles marocaines

Croissance du regroupement familial, installation dans les quartiers ouvriers, premières associations culturelles et religieuses.

**1974 – 1985**

### Association des Femmes Marocaines (AFM)

Mobilisation féminine pour les droits sociaux, la reconnaissance et l'émancipation.

**Années  
1980 – 1990**

### Génération nées en Belgique

Les enfants de la première génération accèdent à l'école, commencent à redéfinir leur identité belgo-marocaine.

**Années  
1990 – 2000**

### Professionalisation et diversification des parcours féminins

Les femmes belgo-marocaines deviennent enseignantes, assistantes sociales, éducatrices, travailleuses de terrain, leaders associatives.

**Années  
2000**

**Premières figures politiques belgo-marocaines**

Montée en politique de femmes d'origine marocaine:  
Sfia Bouarfa, Fatiha Saidi, etc.

**Années 2010**

**Nouvelle génération visible, politisée, engagée**

Apparition de militantes féministes, journalistes,  
juristes, artistes, universitaires. Essor de collectifs  
de femmes musulmanes et afro-descendantes.

**2010 – 2020**

**Débats sur le voile, l'égalité, la discrimination**

Les femmes belgo-marocaines sont au centre des  
enjeux politiques (laïcité, racisme, islamophobie).  
Beaucoup deviennent actrices du débat public.

**Aujourd'hui**

**Héritières et actrices de la mémoire migratoire**

Universitaires, militantes, entrepreneuses,  
élues politiques : les femmes belgo-marocaines  
façonnent la société belge contemporaine et  
incarnent une identité mixte et plurielle.

**Sources de la ligne du temps**

1. Martiniello & Erdal (ULiège, 2015); Rea & Martiniello (1999)
2. CEDOCH-UCLouvain; Marocains en Belgique
3. L. Blésin (2014); Centre d'Action Laïque (CAL)
4. CAL; Archives des Charbonnages belges
5. Leman (1997); Martiniello (1992)
6. Musée de l'Industrie de Charleroi; Delplanq (2006)
7. Rea & Martiniello (1999); Myria (2014)
8. Martiniello & Rea (1999); El Miri (2016); Myria
9. Myria; Rea (1997)
10. De Bouy & Cailliez (2007); El Miri (2016); Archives AFM
11. El Miri (2016); Nagels (2013)
12. Ahrabare (2020); Myria; El Miri
13. Martiniello, M. (1998); Rea, A. (2004); Parlement Bruxellois (archives)
14. El Miri (2016); Ahrabare (MOVE, 2020); Harchaoui (2021)
15. Nagels (2013); Rea & Martiniello; Myria
16. Myria; Ahrabare; El Miri; travaux du RIFI (réseau interculturel féministe et intersectionnel)



# ANIMATIONS

ANIMATION 1

**Photolangage sur  
l'exposition-photo**

ANIMATION 2

**Une vie,  
plusieurs oppressions**

ANIMATION 3

**Résistances, stratégies,  
puissances**

ANIMATION 4

**Ce que la migration fait  
aux rapports de genre**

ANIMATION 5

**Nos mots, nos vies : écouter, se  
reconnaître, transmettre**

## Principe pédagogique général (cadre)

### 1 Le témoignage comme savoir situé

→ Les récits ne sont pas de simples « illustrations » de la théorie, mais des formes de connaissance légitimes à part entière. Cela signifie que l'expérience vécue et racontée par une personne – qu'elle soit individuelle ou collective – produit un savoir valable, au même titre que les théories académiques ou institutionnelles. Cette approche s'inspire notamment de l'épistémologie féministe et de la « standpoint theory », qui soulignent que les **savoirs sont toujours ancrés dans un contexte social, historique et politique.**

### 2 Pas de hiérarchie des vécus

→ Il n'existe pas de parcours « plus intégré », « plus émancipé » ou « plus moderne » qu'un autre. **Chaque expérience est considérée comme également valable, sans jugement de valeur.** Cela implique de refuser les comparaisons normatives (comme « tu devrais en être là » ou « ton vécu est moins avancé ») et de reconnaître que les trajectoires de vie sont multiples, complexes et souvent façonnées par des systèmes de domination ou d'exclusion.

### 3 Lecture intersectionnelle

→ Une analyse qui croise les rapports de pouvoir liés au genre, à la migration, à la classe, à la race, à la religion, à la génération et au statut administratif. L'objectif est de comprendre comment ces **différentes dimensions s'entrecroisent pour produire des expériences uniques d'oppression** ou de privilège. Par exemple, une femme migrante racisée ne vit pas les mêmes réalités qu'un homme blanc de classe moyenne, et ces différences doivent être prises en compte pour éviter les généralisations.

### 4 Posture décoloniale

→ Il s'agit de décentrer le regard majoritaire/institutionnel pour laisser place à des **perspectives marginalisées ou minorisées.** → Cela implique de se demander systématiquement : qui parle ? depuis quel positionnement ? avec quels cadres de référence ? L'enjeu est de remettre en question les normes dominantes (souvent invisibilisées) et de valoriser les savoirs et les voix issues des marges, tout en interrogeant les rapports de pouvoir qui traversent la production des connaissances.

## Point d'attentions :

- ◇ Éviter toute essentialisation : rappeler que chaque portrait est unique et ne représente pas « toutes les femmes marocaines.
- ◇ Centrer sur les forces plutôt que les stéréotypes : mettre en avant les stratégies, les choix et les résistances, plutôt que les obstacles et les oppressions.
- ◇ Faire attention au cadre posé pour parler de discriminations. Les récits peuvent réveiller des traumatismes liés aux violences et aux discriminations. Veiller à ce que les personnes racisées témoignent de manière spontanée et choisie.

### ENCADRÉ 1 Intersectionnalité

Le concept d'**intersectionnalité**, forgé par la juriste féministe afro-américaine **Kimberlé Crenshaw**, permet de comprendre que les discriminations ne s'additionnent pas, mais **s'entrecroisent et se renforcent mutuellement**. Une femme peut ainsi être discriminée simultanément en raison de son genre, de son origine, de sa classe sociale, de sa religion ou de son statut migratoire, sans que ces dimensions puissent être analysées séparément.

L'intersectionnalité met en lumière les **angles morts** des politiques publiques et des mouvements féministes qui ne prennent en compte qu'un seul axe d'oppression, et rend visibles les expériences spécifiques des femmes racisées, souvent absentes des cadres d'analyse dominants (*Crenshaw, 1991*)

### ENCADRÉ 2 Racisme institutionnel

Le racisme institutionnel désigne l'**ensemble des pratiques, règles et fonctionnements des institutions** (école, emploi, justice, logement, police, administration) **qui produisent ou reproduisent des inégalités raciales**, même en l'absence d'intentions racistes explicites. Il se manifeste à travers des discriminations systémiques, des traitements différenciés, des biais dans les décisions ou des normes prétendument neutres qui pénalisent de manière récurrente les personnes racisées.

Contrairement au racisme individuel, le racisme institutionnel est **structurel** : il est inscrit dans les modes d'organisation de la société et contribue à maintenir des rapports de pouvoir durables (*Essed, 1991 ; Bousetta, 2000 ; Simon, 2008*).

### ENCADRÉ 3

#### Islamophobie genrée

L'**islamophobie genrée** renvoie aux formes spécifiques de stigmatisation et de discrimination qui touchent les **femmes musulmanes**, en raison à la fois de leur religion réelle ou supposée et de leur genre. Elle se manifeste notamment par le **contrôle du corps des femmes**, la focalisation sur le voile, la remise en question de leur autonomie ou leur exclusion de certains espaces sociaux, professionnels ou politiques.

Cette forme de discrimination s'inscrit souvent dans des discours se réclamant des droits des femmes ou de la laïcité, tout en produisant une **hiérarchisation raciale et culturelle** des féminités. L'islamophobie genrée révèle ainsi l'imbrication du sexisme, du racisme et de l'héritage colonial dans les sociétés européennes (*Abu-Lughod, 2013; Farris, 2017; Bilge, 2010*).

### ENCADRÉ 4

#### Agentivité (concept d'agency en anglais)

Le concept d'**agentivité** renvoie à la **capacité des individus à agir, à faire des choix, à négocier leur position et à donner du sens à leurs actions**, même dans des contextes marqués par de fortes contraintes sociales, économiques, politiques ou culturelles. Contrairement à une vision qui opposerait domination et résistance, l'agentivité permet de penser les **marges de manoeuvre**, parfois limitées, parfois discrètes, dont disposent les personnes pour composer avec les rapports de pouvoir.

Dans les études féministes et postcoloniales, l'agentivité est mobilisée pour **déconstruire les représentations victimisantes**, en particulier à propos des femmes racisées, migrantes ou musulmanes. Elle invite à reconnaître que ces femmes ne sont pas de simples objets de domination, mais des **sujets sociaux capables de stratégies, de négociations et de formes d'action situées**, même lorsque celles-ci ne correspondent pas aux modèles occidentaux de l'émancipation ou de la résistance visible.

L'agentivité ne signifie pas l'absence de contraintes ni une liberté totale. Elle s'exerce **dans et à travers les structures**, parfois sous forme d'adaptation, de contournement, de silence stratégique ou de choix pragmatiques. Reconnaître l'agentivité des femmes issues de l'immigration permet ainsi de penser leurs trajectoires autrement que sous l'angle du manque, de la soumission ou du retard, et de restituer la **complexité de leurs expériences** (*Giddens, 1984; Mahmood, 2005; Bilge, 2010*).

### ENCADRÉ 5

#### Le genre comme rapport social

Le **genre** ne renvoie pas à une différence naturelle entre les femmes et les hommes, mais à un **rapport social historiquement construit**, qui organise la répartition des rôles, des ressources, des pouvoirs et des statuts au sein des sociétés. En tant que rapport social, le genre structure les inégalités et hiérarchise les positions sociales, en interaction constante avec d'autres rapports de domination, tels que la classe sociale, la race, la migration ou la religion.

Penser le genre comme rapport social permet de dépasser une lecture individualisante ou culturaliste des inégalités entre femmes et hommes. Cette approche met en lumière les **mécanismes structurels** par lesquels les normes de genre s'imposent, se reproduisent et sont parfois contestées. Elle souligne également que les expériences des femmes ne sont ni homogènes ni universelles, mais profondément situées socialement (*Delphy, 1998; Kergoat, 2000; Scott, 1986*).

### ENCADRÉ 6

#### Le contrôle du corps des femmes en contexte migratoire

Le **contrôle du corps des femmes** constitue un enjeu central des rapports de pouvoir, particulièrement en contexte migratoire. Les corps féminins deviennent des **sites de régulation sociale**, à la fois au sein des familles, des communautés et des institutions de la société d'accueil. En situation migratoire, ce contrôle est souvent renforcé par les dynamiques de racialisation, de stigmatisation culturelle et de politiques d'intégration normatives.

Les femmes issues de l'immigration se trouvent ainsi prises dans des **injonctions contradictoires** : d'un côté, des attentes familiales ou communautaires visant à préserver l'honneur, la respectabilité ou l'identité culturelle; de l'autre, des normes étatiques et sociales qui surveillent, jugent ou sanctionnent leurs pratiques corporelles (tenue vestimentaire, sexualité, maternité, mobilité). Ce double contrôle révèle l'articulation du patriarcat, du racisme et de l'héritage colonial (*Foucault, 1976; Farris, 2017; Abu-Lughod, 2013*).

#### ENCADRÉ 7

### La famille comme espace de domination et de résistance

La **famille** est souvent perçue comme un espace privé, protecteur et homogène. Or, les recherches féministes montrent qu'elle constitue également un **lieu central de production des rapports de domination**, notamment de genre, d'âge et d'autorité. Les normes familiales organisent la division sexuelle du travail, les rôles parentaux, le contrôle de la sexualité et les trajectoires éducatives, en particulier pour les filles.

Toutefois, la famille ne peut être réduite à un espace de domination univoque. Elle est aussi un **lieu de négociation, de résistance et de solidarités**, où les femmes développent des stratégies pour composer avec les contraintes, protéger leurs enfants, transmettre des valeurs et parfois transformer les normes existantes. En contexte migratoire, la famille devient un espace particulièrement ambivalent, à la fois ressource face à l'exclusion sociale et lieu de tensions liées aux recompositions identitaires et générationnelles (Delphy, 1998; Segalen, 2010; Andrée & Bousetta, 2001).

#### ENCADRÉ 8

### Orientalisme

Le concept d'**orientalisme**, développé par **Edward Said**, désigne un **système de représentations** par lequel l'Occident a historiquement construit l'« Orient » comme un espace homogène, figé, exotique et inférieur. L'orientalisme ne se limite pas à des stéréotypes culturels : il constitue un **dispositif de pouvoir**, étroitement lié à l'histoire coloniale, qui légitime des rapports de domination politique, culturelle et symbolique.

Dans cette perspective, les sociétés dites « orientales » sont décrites comme irrationnelles, patriarcales et oppressives, tandis que l'Occident se positionne comme moderne, rationnel et émancipateur. Les femmes orientales, et en particulier les femmes musulmanes, y sont souvent représentées comme **passives, opprimées et silencieuses**, nécessitant d'être sauvées. Cette grille de lecture continue d'influencer les discours contemporains sur l'immigration, l'islam et les droits des femmes (Said, 1978).

#### ENCADRÉ 9

### Féminisme colonial et féminismes situés

Le **féminisme colonial** désigne l'usage des droits des femmes comme **outil de légitimation de la domination coloniale et postcoloniale**. Historiquement, les puissances coloniales ont mobilisé la figure de la « femme opprimée » pour justifier leurs interventions politiques, militaires ou civilisatrices, en opposant un féminisme occidental présenté comme universel à des cultures décrites comme intrinsèquement patriarcales.

À l'inverse, les **féminismes situés** — féminismes noirs, postcoloniaux, décoloniaux, islamiques ou intersectionnels — insistent sur la nécessité de penser les luttes féministes **à partir des contextes sociaux, historiques et politiques spécifiques** des femmes concernées. Ces approches refusent une vision homogène de l'émancipation et mettent en avant les expériences, les priorités et les formes de résistance définies par les femmes elles-mêmes.

Cette distinction permet de critiquer les discours féministes qui parlent sur les femmes racisées plutôt qu'avec elles, et de reconnaître la pluralité des féminismes existants (Mohanty, 2003; Abu-Lughod, 2013; Lugones, 2007).

#### ENCADRÉ 10

### Construction médiatique des « femmes musulmanes »

La **construction médiatique des « femmes musulmanes »** repose souvent sur une représentation réductrice et homogénéisante, qui les associe principalement au voile, à la soumission ou à l'oppression. Les médias tendent à produire une figure stéréotypée de la femme musulmane comme **victime passive**, privée d'agentivité et de parole, tout en invisibilisant la diversité de leurs trajectoires, de leurs engagements et de leurs choix.

Ces représentations s'inscrivent dans des logiques de **racialisation et d'islamophobie**, où le genre devient un prisme central pour définir l'altérité musulmane. Les femmes musulmanes sont ainsi fréquemment mobilisées comme **symboles de débats identitaires**, servant à questionner la laïcité, l'intégration ou les valeurs nationales, plutôt qu'à reconnaître leur statut de citoyennes à part entière.

Cette construction médiatique contribue à renforcer les discriminations sociales et institutionnelles, en légitimant des politiques restrictives et des pratiques d'exclusion, tout en se présentant comme défenseuse des droits des femmes (Poole, 2002; Farris, 2017; Bilge, 2010).

## ENCADRÉ 11

### Les savoirs situés

Les récits des participantes de cet outil et de l'exposition-photo ne sont pas de simples anecdotes: **ce sont des savoirs situés**. Ce concept, développé par la théoricienne féministe Donna Haraway<sup>11</sup>, souligne que **toute connaissance est ancrée dans un contexte** (ici, celui des femmes issues de l'immigration marocaine en Belgique). Ces savoirs ne sont pas «subjectifs» ou «anecdotiques»: ils sont légitimes, construits à partir d'expériences vécues, et porteurs de mémoire, de résistance et de stratégies. Contrairement aux récits dominants (médiats, institutions), qui réduisent souvent ces femmes à des stéréotypes (victimes, étrangères, «à intégrer»), leurs paroles recadrent l'histoire: elles montrent que **l'immigration n'est pas une simple «adaptation», mais un processus actif de transformation** – de soi, des familles, et de la société belge.»

La **standpoint theory** (théorie du point de vue situé), élaborée par des féministes comme Dorothy Smith<sup>12</sup> et Patricia Hill Collins<sup>13</sup>, va plus loin: elle affirme que les groupes marginalisés (ici, les femmes marocaines racisées et migrantes) développent une compréhension unique des rapports de pouvoir, précisément parce qu'ils-elles en subissent les effets de manière simultanée et concrète.

<sup>11</sup> Haraway, D. (2013). Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective 1. In *Women, science, and technology* (pp. 455-472). Routledge.

<sup>12</sup> Smith, D. E. (1987). *The everyday world as problematic: A feminist sociology*. University of Toronto Press.

<sup>13</sup> Collins, P. H. (2000). *Consciousness, and the Politics of Empowerment*.

## ANIMATION 1

### Photolangage sur l'exposition-photo: «Voies des femmes, l'immigration marocaine en Belgique»

PUBLIC

Tout public adolescent et adulte

OBJECTIFS

- ◇ **Valoriser les savoirs situés**: Reconnaître les portraits comme des expressions légitimes de connaissances et d'expériences.
- ◇ **Créer un dialogue interculturel et intergénérationnel**: Croiser les regards et les interprétations pour enrichir la compréhension collective.
- ◇ **Mettre en lumière l'agentivité**: Identifier les stratégies de résistance, les espaces de liberté et les transmissions choisies par les femmes.
- ◇ **Ouvrir une réflexion sur les rapports de pouvoir** (sans imposer une analyse politique): Envisager comment ces portraits dialoguent avec les contextes sociaux, historiques et culturels.

MATÉRIEL  
NÉCESSAIRE

- ◇ Portraits des femmes (disponibles dans cet outil, ou lors de l'exposition)
- ◇ Témoignages (optionnel)
- ◇ Paperboard pour noter les idées clés

DÉROULEMENT 1 Introduction

5 MIN

Ces portraits sont bien plus que des images. Ils sont le résultat de **choix conscients**: chaque femme a sélectionné un lieu, une posture, des objets qui lui tiennent à cœur. Ces choix racontent des histoires de **résistance, de transmission, de liberté et de créativité**.

2 Consignes

20 MIN

Seul-e ou en sous-groupes de 3–4 personnes, choisissez un portrait qui vous interpelle. Utilisez les questions ci-dessous pour explorer l'image, puis préparez une restitution de 3–5 min pour partager vos réflexions avec le groupe.

- ◇ Pourquoi avoir choisi ce portrait ?
- ◇ En quoi ce portrait évoque-t-il des liens entre les générations ? Comment cette femme transmet-elle son histoire ou sa culture ?
- ◇ Quels espaces de liberté ou de réinvention ce portrait met-il en lumière ? Comment cette femme dépasse-t-elle les attentes (familiales, sociales, culturelles) ?



Niveau d'oppression	Citation issue du témoignage
Genre	
Classe sociale	
Origine / racialisation	
Religion	
Génération	
Statut en société (scolarisée, niveau d'étude, travail, nationalité)	

Dimension	Questions pour guider l'analyse
<b>Savoir situé et agentivité</b>	Quels <b>choix</b> cette femme met-elle en avant dans son récit ? Quels <b>savoirs ou compétences</b> (ex. : langues, métiers, stratégies familiales) cette femme mobilise-t-elle ? Comment les transmet-elle ?
<b>Intersectionnalité</b>	Quels <b>rapports de pouvoir</b> (genre, classe, origine, religion, génération, institutions) ce récit évoque-t-il ? <b>Comment cette femme les vit-elle</b> ? Qu'est-ce qui aurait changé si <b>un seul facteur</b> avait été différent ? Comment ces dimensions <b>s'entrecroisent-elles</b> pour façonner son parcours ? (Ex. : Comment son genre et son origine influencent-ils son accès à l'éducation ou au travail ?)
<b>Résistance et liberté</b>	Quelles <b>stratégies de résistance</b> ou d'adaptation cette femme utilise-t-elle ? (Ex. : contournement des règles, création de réseaux, réinvention des traditions.)

### ③ Mise en commun

20 MIN

- ◇ Mener une mise en commun pour croiser les interprétations : « quels thèmes ou quelles stratégies reviennent dans vos analyses ? Quelles différences d'interprétation selon vos positions (âge, origine, genre) ? »
- ◇ Si on ne regardait qu'une seule dimension (par exemple, seulement le genre, ou seulement l'origine) dans les récits que vous avez analysés, quelle partie importante de l'expérience de ces femmes risquerions-nous de manquer ? Donnez un exemple précis dans le témoignage que vous avez étudié.
  - Exemple de réponse : *Si on ne regardait que la classe sociale dans le récit de Latifa, on manquerait le fait que son **genre** (être une femme) a limité ses opportunités d'emploi formel, et que son **statut de migrante** a rendu ses diplômes marocains non reconnus. Son histoire n'est pas juste celle d'une femme précaire, mais d'une femme précaire **et** migrante **et** racisée, qui a dû développer des stratégies spécifiques pour contourner ces obstacles.*
- ◇ Noter au tableau les mots-clés qui ressortent (ex : *résistance, transmission, éducation, réseau, liberté, mémoire, etc.*)



## Ce que la migration fait aux rapports de genre

PUBLIC Tout public adolescent et adulte

- OBJECTIFS**
- ◇ **Analyser les reconfigurations des normes de genre** : comprendre comment la migration **transforme** (et ne se contente pas de reproduire) les rapports de genre, en mettant en lumière les **négociations, les résistances et les innovations** des femmes.
  - ◇ Identifier les **espaces de liberté** que les femmes créent ou exploitent pour redéfinir les rôles de genre, que ce soit au sein de la famille, de la communauté ou de la société d'accueil.
  - ◇ **Mettre en dialogue les générations** : comparer comment les **attentes, les contraintes et les stratégies** liées au genre évoluent entre la 1<sup>ère</sup>, la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> génération.
  - ◇ **Valoriser les savoir-faire féminins** : reconnaître les **compétences et les tactiques** développées par les femmes pour naviguer entre les normes de genre de leur culture d'origine et celles de la société belge.

- MATÉRIEL NÉCESSAIRE**
- ◇ Témoignages des femmes (1<sup>ère</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> génération) en annexe.
  - ◇ Tableau comparatif (voir ci-dessous) pour analyser les évolutions des rapports de genre.
  - ◇ Paperboard ou tableau pour noter les idées clés.
  - ◇ Encadrés théoriques.

### DÉROULEMENT 1 Introduction

5 MIN

La migration ne se contente pas de déplacer les personnes : elle **reconfigure aussi les rapports de genre**. Les femmes que nous allons étudier aujourd'hui n'ont pas simplement **subi** les normes de genre de leur culture d'origine ou de la société belge. Elles les ont **négociées, contournées, réinventées**.

### 2 Consignes

30 MIN

Travail en sous-groupes : Analyser les rapports de genre par génération. « En sous-groupes, vous allez analyser les témoignages d'une génération (1<sup>ère</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup>). Utilisez le tableau ci-dessous pour répondre aux questions, puis préparez une restitution de 5 min pour partager vos réflexions avec le groupe. »

Quelques exemples tirés du tableau ci-dessous peuvent être donnés.

Questions	1 <sup>ère</sup> génération	2 <sup>e</sup> génération	3 <sup>e</sup> génération
<b>Qu'est-ce qui est permis / interdit / négocié pour les femmes ?</b>	Ex. : Accès limité à l'éducation, rôles domestiques attendus, mais création de réseaux informels.	Ex. : Pression pour réussir scolairement, mais aussi plus de liberté dans les choix professionnels.	Ex. : Revendication d'une identité plurielle, mais aussi nouvelles formes de contrôle (réseaux sociaux, injonctions à l'intégration).
<b>Où sont les marges de manoeuvre pour plus de liberté ?</b>	Ex. : Participation à des cours d'alphabetisation, transmission secrète de savoirs.	Ex. : Négociation des études supérieures, contournement des attentes familiales.	Ex. : Réinvention des traditions, utilisation des espaces publics et numériques.
<b>Qui contrôle le corps, les choix, la parole des femmes ?</b>	Ex. : Famille élargie, communauté, institutions belges.	Ex. : Parents (attentes éducatives), pairs (pression sociale), État (politiques d'intégration).	Ex. : Normes sociales belges (racisme, sexisme), famille (attentes culturelles), médias.
<b>Quelles stratégies les femmes utilisent-elles pour redéfinir ces normes ?</b>	Ex. : Création de réseaux de solidarité, apprentissage informel des langues.	Ex. : Double vie (à la maison vs. à l'école), alliance avec des figures féminines inspirantes.	Ex. : Utilisation des réseaux sociaux pour revendiquer, mélange des codes culturels.
<b>Comment ces dynamiques influencent-elles la génération suivante ?</b>	Ex. : Insistance sur l'éducation des filles, transmission de la résilience.	Ex. : Modèle de négociation entre traditions et modernité, ouverture à des carrières non traditionnelles.	Ex. : Revendication d'une identité hybride, remise en question des attentes parentales.

### 3 Mise en commun

20 MIN

- ◇ Quelles évolutions ou continuités observez-vous entre les générations ? Quelles stratégies de négociation des normes de genre reviennent ?
- ◇ Noter au tableau ou au Paperboard les mots-clés : négociation, éducation, résistance silencieuse, identités plurielles, contrôle du corps, liberté, etc.

### 4 Clôture

30 MIN

#### Évaluation participative

- ◇ Ce que j'ai appris
- ◇ Ce qui m'a surpris-e
- ◇ Ce que je retiens / ce que j'aimerais approfondir

## Nos mots, nos vies : écouter, se reconnaître, transmettre

PUBLIC Jeunes et adultes issus de l'immigration (groupe intergénérationnel)

- OBJECTIFS
- ◊ **Valoriser les paroles et les savoirs situés** : créer un espace où les récits des femmes issues de l'immigration sont reconnus comme des connaissances légitimes, porteuses de mémoire et de résistance.
  - ◊ **Favoriser un dialogue intergénérationnel et interculturel** : mettre en lumière les continuités, les ruptures et les transmissions entre les générations, en évitant les hiérarchies (« plus intégrée », « plus moderne »).
  - ◊ **Comprendre les transformations des vécus** : analyser comment les défis, les stratégies et les aspirations évoluent selon les contextes historiques et sociaux.
  - ◊ **Créer un espace de reconnaissance et d'empowerment** : permettre aux participant·es de se reconnaître dans les récits, de s'exprimer et d'imaginer un futur positif.

### DÉROULEMENT 1 Introduction

15 MIN

« Aujourd'hui, nous allons écouter des morceaux de vie, des histoires qui parlent de résistance, de transmission et de légitimité. Ces récits ne sont pas des illustrations : ce sont des savoirs situés, des connaissances construites à partir d'expériences vécues. Nous allons commencer par un temps d'écoute collective, sans débat, pour laisser ces paroles résonner en nous. »

### 2 Consignes

40 MIN

Après chaque extrait, partagez un mot ou une émotion qui vous vient (ex. : « courage », « solitude », « fierté », « injustice »). Pas d'analyse, pas de jugement – juste une réaction spontanée.

En sous-groupes mixtes (jeunes/adultes), choisissez un thème parmi ceux proposés (école/légitimité, regard/jugement, travail/dignité, transmission/mémoire). Vous disposez des pistes audios sur lesquelles les femmes ont déposé leur anecdote. Discutez ensemble à partir des questions suivantes, puis préparez une restitution de 5 min.

Thème	Questions
École légitimité	Comment ces récits parlent-ils de l'école comme espace de légitimité ou d'exclusion ? Quels savoirs ou compétences ces femmes ont-elles développés pour y faire face ?
	« Est-ce que ces défis existent encore aujourd'hui ? Comment ? »
Regard jugement	Comment ces femmes naviguent-elles entre les regards (famille, société belge, communauté) ? Quelles stratégies utilisent-elles pour se protéger ou s'affirmer ?
	« Avez-vous vécu des situations similaires ? Comment y avez-vous réagi ? »
Origine racialisation	Comment le travail (visible ou invisible) est-il lié à la dignité dans ces récits ? Quels obstacles ou ressources sont mentionnés ?
	« En quoi ces expériences diffèrent-elles selon les générations ? »
Transmission mémoire	Quels savoirs, valeurs ou objets sont transmis dans ces récits ? Comment ces transmissions résistent-elles à l'oubli ?
	« Qu'aimeriez-vous transmettre, vous, à la génération suivante ? »

### 3 Mise en commun

20 MIN

Chaque groupe va maintenant partager :

- ◊ Une phrase marquante issue de votre discussion.
- ◊ Un point commun entre les générations (ce qui persiste, ce qui unit).
- ◊ Une différence (ce qui a changé, ce qui évolue). Nous noterons ces éléments au tableau pour voir comment ces récits dialoguent entre eux.

Synthèse collective :

- ◊ Quels thèmes reviennent le plus souvent ? (ex. : résistance, transmission, invisibilité).
- ◊ Comment ces récits défient-ils les stéréotypes sur les femmes issues de l'immigration ?
- ◊ En quoi ces histoires vous parlent-elles personnellement ?

### 4 Clôture

15 MIN

Chacun complète une phrase (oral ou écrit) :  
« Ce que je retiens / ce que je veux transmettre, c'est... »

Cet outil pédagogique d'AWSA-Be, « Voies des femmes », propose une lecture féministe et décoloniale de l'immigration marocaine en Belgique. Il vise à rendre visibles les rôles essentiels, longtemps invisibilisés, des femmes de trois générations dans l'émancipation, la transmission culturelle et la lutte face aux discriminations.

À travers douze récits de vie, des analyses intersectionnelles et une exposition-photo, il déconstruit les stéréotypes et replace les femmes comme actrices de leur histoire. L'ouvrage aborde les défis spécifiques (racisme, sexisme, islamophobie) et les stratégies d'émancipation développées au fil du temps.

L'outil inclut des animations pour favoriser le dialogue intergénérationnel et la reconnaissance des savoirs situés, contribuant ainsi à une mémoire collective plus inclusive et juste.



[www.awsa.be](http://www.awsa.be)



[awsabe](https://www.facebook.com/awsabe)



[awsaawsabe](https://www.instagram.com/awsaawsabe)



**AWSA**<sup>BE</sup>  
Arab Women's Solidarity Association  
جمعية تضامن المرأة العربية - بلجيكا